

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 886

MONTREAL, 27 AVRIL 1901

5c LE No



MLLE EVA PLOUFFE

La distinguée pianiste canadienne-française

Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

NOTES HISTORIQUES

(Suite)

CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

VIII.—St-Onge, Pierre.

Du 21 novembre 1761 au 31 juillet 1763. Ordonné le 18 décembre 1745, M. St-Onge fut d'abord vicaire à Beaumont ; en 1749, il fut nommé curé de Sainte-Anne de Beaupré ; de là, il vint en 1761, prendre la cure de Batiscan, d'où il desservait Sainte-Genève ; il avait été, la même année, élevé au rang de chanoine de la cathédrale de Québec ; en 1766, il fut nommé curé des Trois-Rivières, avec le titre de Vicaire-Général. Il mourut aux Trois-Rivières le 22 septembre 1795, après quarante-neuf ans et neuf mois de sacerdoce.

IX.—Germain, Charles (Jésuite).

Du 17 août 1764 au 13 octobre 1767.

—Arrivé au Canada en 1747, le Père Germain était curé du Cap de Madeleine, pendant qu'il desservait Sainte-Genève. Il est mort le 5 août 1779.

X.—Parent, Joseph-Basile.

Du 22 novembre 1767 au 15 septembre 1769.

Né le 5 janvier 1724, fils de Mathieu Parent et de Marie-Marthe Deblois ; ordonné le 15 janvier 1747. En 1753 il était vicaire à l'Ange-Gardien ; il devint ensuite curé de Saint-Jean Deschailons et de Saint-Pierre-Jes-Becquets. De cette dernière place, il vint à Sainte-Genève où il demeura près de deux ans ; il fut ensuite nommé à Saint-Cuthbert, dont il était encore le curé à sa mort, arrivée chez les Ursulines des Trois-Rivières, le 16 avril 1773. Il était âgé de quarante-neuf ans.

XI.—Lefebvre, Jean-François-Xavier.

Du 18 octobre 1769 au 25 septembre 1780.

Né à Québec, le 3 janvier 1745, fils de François-Marie Lefebvre et de Charlotte Marié ; ordonné le 20 mai 1769, il fut nommé curé de Sainte-Genève où il demeura 11 ans. En 1780, il était nommé curé de Sainte-Anne de la Pocatière où il décéda le 24 mai 1794, âgé de quarante-neuf ans.

XII.—Panet, Bernard-Claude.

Du 1er octobre 1780 au 28 mars 1781.

Né à Québec, le 9 janvier 1753, fils de Jean-Claude Panet et de Louise Barolet ; ordonné le 25 octobre 1778, il fut nommé à Sainte-Genève le 1er octobre 1780 et il en fut curé jusqu'au 28 mars 1781 ; il fut



Mgr B.-C. Panet

ensuite nommé curé de la Rivière-Ouelle. En 1806, le Pape le nomma évêque de Saldes, en Mauritanie et coadjuteur de Mgr Plessis, évêque de Québec. A la mort de Mgr Plessis, en 1825, il devint évêque de Québec où il mourut à l'Hôtel-Dieu, le 14 février 1833 à l'âge de quatre-vingts ans.

XIII.—Huot, Pierre.

Du 8 avril 1781 au 6 août 1785.

Né à l'Ange-Gardien, le 23 avril 1751, fils de Jean Huot et de Marie-Françoise Fiset ; ordonné le 16

août 1778, il fut d'abord desservant de Saint-Laurent Isle d'Orléans. De là, il vint à Sainte-Genève dont il fut le curé pendant quatre ans. En 1786, il était curé du Cap de la Magdelaine et en 1792, de Maskinongé ; il y est mort le 12 septembre 1796 n'ayant que quarante-cinq ans.

XIV.—Aubry, Laurent.

Du 13 septembre 1785 au 23 septembre 1792.

Né à Montréal le 17 juillet 1756, fils de François Aubry et de Cécile Groux. Ordonné le 15 août 1784, il fut nommé curé de Sainte-Genève en 1785 où il demeura jusqu'au 23 septembre 1792. Il fut ensuite curé de Contrecoeur, de Soulanges, du Sault-au-Récollet et de Sainte-Anne du Bout de l'Isle. Il est mort à Saint-Laurent de Montréal le 7 août 1839, à quatre-vingt trois ans.

(A suivre)

LAMARTINE

M. Edouard Drumont vient de publier un ouvrage sensationnel intitulé : "Figures de bronze" et "statues de neige." Nous empruntons à ce livre cette intéressante page de critique.

Qu'il est grand, en réalité, au point de vue moral et intellectuel, ce génie universel : poète incomparable, historien émouvant, orateur irrésistible ! Considérez cette existence dans son ensemble, et vous serez frappé de la grandeur qu'elle présente. A l'heure où d'autres étudient encore, le poète remue la France entière avec les *Méditations* ; puis il entre en triomphateur à la Chambre et y parle le plus magnifique langage que la tribune ait entendu, prononce de superbes discours, non point, comme on le croit trop volontiers, sur des sujets prêtant à la déclamation, mais sur des questions qui demandent des connaissances particulières, sur le budget, sur les caisses d'épargne, sur les enfants trouvés. Historien, il renverse un trône avec un livre, et, soudain, il se relève tribun intrépide, ayant le courage, que si peu ont en notre pays, d'aller au-devant de l'émeute, de lui tenir tête, de la dompter.

Cette multiplicité de facultés fait de ce privilégié entre tous les fils des hommes un être tout différent de ceux que nous connaissons. Ce n'est pas un spécialiste possédant une aptitude, la développant, la perfectionnant, arrivant à une virtuosité étonnante sur un instrument ; c'est une âme, un cœur, un esprit. Citoyen, écrivain, homme du monde, il est tout à la fois, sans fatigue ; il vibre à tous les vents, il est emporté par toutes les généreuses passions, il est une des incarnations complètement belles de la race mortelle...

Sans exagérer le principe de l'hérédité, il est facile, quand il s'agit de Lamartine, de découvrir, dans les influences de famille, dans les milieux honnêtes et paisibles où se passa l'enfance, l'explication de cette nature si élevée, si désintéressée, si exempte de cupidité et d'envie. Il descendait de ces vieilles races de province, où l'activité intellectuelle s'économisait en quelque façon ; où il y avait comme des réserves d'honneur, de foi, de dévouement ; où le génie s'amassait de génération en génération, comme un trésor qui grossit dans un coin. Ses premières années, nous l'avons vu, s'écoulèrent devant de merveilleux paysages ; les grands bois bercèrent de leur murmure celui qui devait les chanter plus tard ; une mère d'un exceptionnel mérite forma elle-même cette âme.

De l'adolescence au seuil de l'âge mûr, le poète ignore les rudes caresses de cette pauvreté qui, si elle trompe le caractère, laisse une inextinguible amertume au cœur. Tout dans ses impressions premières est poésie, sourire, bonté. Les femmes ont de maternelles tendresses pour ce pensif jeune homme à la physionomie aristocratique. Les désastres mêmes de la Patrie ne se présentent pas à lui sous l'aspect violent et horrible. C'est au bord du Léman, choyé par tout le voisinage, qu'il apprend l'éroulement de Waterloo.

C'est vraiment la jeunesse, non d'un ouvrier de la

pensée, condamné à ne devoir rien qu'à lui-même mais d'un patricien de lettres, d'un prédestiné de l'art, d'un Apollonien enveloppé, en naissant, de clartés et de parfums. Hélas ! ce fils d'Apollon devait finir plus tristement que Phaëton : il voulut, lui aussi, selon l'ordinaire ambition de ces types toujours tentés par en haut, conduire les chevaux radieux du Soleil. Il n'eut point la chance d'être écrasé dans leur chute ; il traîna cette longue et prosaïque vieillesse, qui fut comme la rançon des triomphes et des joies du commencement ; de l'Empyrée tombé dans les réalités les plus plates, il nous offrit le lamentable spectacle d'un aigle en cage, d'un aigle ayant un fil à la patte, d'un aigle mangeant dans la main de chacun.

Un instant la gloire de Lamartine sembla voilée par les vulgarités de cette fin d'existence ; mais le recul du temps l'a déjà replacé dans le rayonnement qui lui convient. Les générations qui nous succéderont oublieront les défaillances de l'homme et ne connaîtront plus que le génie du chantre inspiré de la nature. Les femmes surtout, auxquelles les strophes harmonieuses du *Lac* rappelleront toujours de douces émotions, resteront les fidèles admiratrices de Lamartine. Sous le ciel d'automne gris et soucieux qui met involontairement du vague à l'âme, elles iront, comme leurs aieules, dans un coin du jardin que jonchent les feuilles mortes, relire les pages où Lamartine a raconté les enthousiasmes, les songeries, les amours idéales de sa vingtième année.

A travers ces brumes et ces tristesses d'octobre pleines de la mélancolie de tout ce qui finit, elles reverront passer comme un fantôme éloquent, le sublime inspiré de l'infini, l'amant d'Elvire, le chantre de *Jocelyn* ; elles le reverront non point avec nos yeux de désabusés et de sceptiques, mais tel que l'aperçut la génération de 1830 : vierge de toute souillure matérielle, exempt de toute pensée basse, homme par le courage, ange ou pur esprit, rapportant du ciel des chants mélodieux. Elles auront revécu une heure dans l'idéal ; elles auront éprouvé cette impression d'une fleur oubliée, retrouvé dans un volume, et elles répéteront avec leur poète :

Cachez-vous quelquefois dans les pages d'un livre
Une fleur du matin cueillie aux rameaux verts ?
Quand vous rouvrez la page après de longs hivers,
Ainsi pur qu'au Jardin, son parfum vous enivre.
Après ces jours bornés qu'ici mon nom doit vivre,
Qu'une odeur d'amitié sorte encore de ces vers.

EDOUARD DRUMONT.

JEANNE D'ARC

D'après la croyance générale, la jeune Lorraine, victime des Anglais à Rouen, est l'humble et petite bergère qu'on nous a toujours représentée soit en écrits, soit en images. Or, savez-vous ce qu'était cette héroïne ? Non, sans doute ? Eh bien, elle était... courtisane ! Dans le nombre de ses réponses, dit M. Edouard Fournier, il s'en trouve une qui aurait dû suffire à détruire l'opinion pourtant admise que Jeanne d'Arc était bergère au moment de sa mission. Ecoutez-la elle-même le dire à ses juges :

"Interrogée si elle avait appris aucun art ou mestier, dit que oui et que sa mère lui avait appris à cousdre, et qu'elle ne cuidoit point qu'il y eust femme dans Rouen qui luy en sceust apprendre aulcune chose. Ne alloit point aux champs garder les brebis ne austres bestes."

(*Le procès de Jeanne d'Arc*, édit. Buchon, 1827, p. 58, 69, quant à avoir gardé les bestiaux, lit-on aussi dans l'*Histoire de Charles VII*, de M. Vallet de Viriville, t. II, p. 45, note, elle dit "qu'elle ne s'en souvenait plus.")

PIERRE DE CASTELNEAU.



PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

Mlle ÉVA PLOUFFE

Notre ciel artistique s'est enrichi d'une nouvelle étoile. Avec Mlle Béatrice Lapalme et Mme Biancalyons, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont eu le loisir de contempler les traits de deux de nos violonistes de talent. Aujourd'hui, c'est au tour du piano, et nous avons devant les yeux une artiste d'un talent réel, posé, et qui donne pour l'avenir les plus grandes promesses.

Mlle Eva Plouffe s'est établie chez nous par droit de conquête. En effet, elle s'est acquise, d'emblée, de nombreux admirateurs et sa valeur comme pianiste lui a rendu la critique des plus favorables.

Vais-je donner une biographie simple et banale ressemblant à un article de dictionnaire. Mille fois non, et puisque le sujet est délicat, faisons de la dentelle biographique. Laissons de côté les vieilles traditions et prenons le genre plus attrayant du profil artistique.

Mlle Eva Plouffe est Canadienne-française, le vieux sang gaulois coule vif et chaud dans ses veines ; son jeu, à la fois délicat et spirituel, en ressent, naturellement les effets. Ce n'est pas tout d'avoir du mécanisme, il faut aussi avoir de l'âme, du cœur, c'est ce qui fait l'artiste.

Combien de fois ai-je entendu des pianistes jouant correctement, c'est vrai, mais ne produisant sur le public aucun effet durable. Ceci justement par manque de sentiment. Dans le piano il est trois choses : le mécanisme, la tradition des œuvres, l'interprétation.

Le mécanisme s'obtient par un travail constant et long. On ne devient pas pianiste en quelques mois mais seulement après des années de travail. Celui ou celle qui veut devenir un virtuose, doit sacrifier sa vie toute entière et donner plusieurs heures d'études chaque jour.

La tradition est enseignée par le professeur, c'est ici que la tâche du maître devient réellement sacerdotale. Car de lui dépend tout l'avenir de l'élève. Comment s'obtient la tradition ? D'abord, par l'étude approfondie des auteurs et surtout par l'audition. En musique, il en est comme en médecine, on doit avoir la clinique. On devient médecin en étudiant et observant des malades, on connaît la tradition des œuvres en les écoutant jouer et rejouer par de grands artistes.

L'interprétation suit la tradition, mais ici, il faut quelque chose de plus ; il faut, en un mot, que l'artiste y fasse naître ses qualités personnelles. Alors on verra si l'exécutant comprend l'œuvre, s'il lui donne le cachet exact et si dans son âme il éprouve une sensation véritable qu'il saura communiquer à son auditoire.

Mlle Eva Plouffe possède beaucoup de tout cela. D'abord elle étudia sous la direction de deux professeurs consciencieux, MM. R.-O. Pelletier et Letondal. Puis, nous la voyons aux États-Unis, à Boston, où elle obtenait au Conservatoire de la Nouvelle-Angleterre une place marquante parmi les nombreux élèves de cette institution.

Enfin, tout dernièrement, dans un récital à la salle Karn, elle a donné au tout Montréal artistique, la preuve d'une science évidente et d'une technique presque irréprochable.

J'ai toujours été heureux de saluer nos artistes naissantes. Cette fois, je veux encore profiter de l'occasion pour prédire à Mlle Plouffe un avenir brillant.

Continuez vos travaux. Tous nous connaissons votre rare énergie et savons que vous pouvez parvenir à un point très élevé du grand Art.

JÉHIN-PRUME.

M. DOMINIQUE DUCHARME

Il y a un an, à peine, que la tombe se fermait sur un de ceux qui certainement fut un des musiciens les plus populaires de la grande métropole canadienne.

Je veux parler de Dominique Ducharme, qui fut, pendant nombre d'années, organiste à l'église du Gesù, et un des professeurs de piano, les plus en vogue à Montréal.

En effet, Ducharme doit être considéré comme une de nos grandes figures artistiques et comme un des pères de l'école du piano dans la Province de Québec.

Tous ceux qui l'ont connu savent quel grand cœur il était. Affable et bon envers tous, il était universellement aimé. Je n'ai jamais, pour ma part, entendu sortir de sa bouche une parole malveillante envers un confrère. Au contraire, son esprit était bienveillant et sa main, généreuse à toutes les misères.

Je l'ai bien connu, il me fit sauter enfant sur ses genoux, et plus d'une fois je fus le témoin de sa charmante et impartiale humeur. Car Ducharme était aussi gai que bon. Resté jeune jusqu'au dernier moment, il aimait surtout la compagnie de ses jeunes amis.

Aussi, fallait-il le voir arriver, les yeux vifs, le sourire sur les lèvres et criant d'aussi loin qu'il pouvait voir un ami : " Sans rancune ! "

Hélas ! tout ceci est passé, noyé dans la brume du temps, que bientôt remplacera le voile de l'oubli.

Quelques couronnes de fleurs, des larmes, les chants graves et imposants du chœur, les derniers accents de l'orgue dont il fut le maître, puis... rien.

Pauvre Ducharme, la veille du jour fatal, il assistait à un concert, dans la salle académique du Collège Sainte-Marie !

Il se doutait cependant, de sa fin prématurée. Depuis longtemps il souffrait d'une affection cardiaque, qui le minait lentement.

Je me souviens, c'était à la mort de mon père : — " Le prochain, me dit Ducharme, ce sera moi. — Vous m'écriais-je, mais vous plaisantez ? — On ne plaisante jamais avec cela, me dit-il. "

Ses paroles devaient se réaliser et quelques mois plus tard la mort venait le ravir à l'affection des siens.

Un matin, après avoir donné une leçon, se sentant fatigué, il s'assit sur un fauteuil, attendant ainsi une élève qui devait arriver. L'élève, en entrant dans la salle de musique, vit son maître et, le croyant endormi, le secoua légèrement.

Il était mort. On peut dire que, comme un soldat, Ducharme mourut au champ d'honneur.

MADAME NOZIÈRE

J'ai le plaisir de présenter aujourd'hui, aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, une des artistes lyriques les plus populaires du Théâtre National Français.

Madame Nozière a obtenu, sur la scène montréalaise, des succès mérités. Son jeu est naturel et ses accents sont vraiment sentis, c'est-à-dire qu'elle joue avec âme et, comme on dit au théâtre, aime à entrer dans la peau de ses personnages.

Parmi les plus beaux succès de Madame Nozière, citons : Marga Strogoff, dans *Michel Strogoff*, de Jules Verne ; *La joueuse d'orgue*, de d'Ennery ; la marquise, dans *don César de Bazan*, la baronne, dans *le Maître de Forges*, de Georges Ohnet ; dame Marthe dans *Faust* ; Paul, dans *la Mulâtresse*, etc.

Madame Nozière fait surtout spécialité des " mères nobles. " Cependant, en jugeant de la façon dont elle a interprété le rôle de Marthe dans *Faust*, et celui de la Marquise dans *don César de Bazan*, je suis forcé de dire que je la trouve supérieure dans la comédie. Il est incontestable que dans le drame elle donne des accents vrais et des tonalités amples et sonores. Mais dans la comédie, on perçoit un je ne sais quoi de spirituel, de vraiment français, qui charme l'auditoire.

Madame Nozière a pour elle de grandes qualités scéniques, d'autant plus méritoires qu'elle se sont pour ainsi dire développées seules.

Car cette dame, comme bien d'autres artistes Montréalaises, a su seule, par son propre travail, obtenir le talent qui la fait aujourd'hui une des pensionnaires les plus estimées du National.

JÉHIN PRUME.



Photo. Théo. Fournier

Mme NOZIÈRE

La terre engloutit le cercueil, la foule se disperse et le monde continue à rouler, emportant dans les cœurs une vague souvenir, qui se disperse bientôt.

Cependant, il est autre chose, et pendant que la matière repose, l'âme monte vers les splendeurs éthérées du Temple des Temples.

Dominique Ducharme naquit à Lachine en 1840. Ce fut un ancien organiste anglais, M. Andrews, qui devint son premier maître. Puis il fut l'élève du vieux doyen, M. le professeur Paul Letondal, puis de M. Sabattier.

Ce fut en 1863 qu'il se rendit à Paris ou, durant cinq ans, il fut l'élève du célèbre professeur Marmonel. C'est avec ce maître qu'il acquit cette technique qu'il savait si bien enseigner à ses élèves.

Dominique Ducharme ne fut certes pas un virtuose. Jamais il n'essaya de se produire en public, et sa seule ambition se résuma dans l'art de l'enseignement. Aussi, grâce aux grandes qualités didactiques qu'il possédait, il forma des élèves de première force, chez lesquels non seulement il y avait de l'école mécanique, mais encore des connaissances de la grande théorie musicale.

Il aimait la société des artistes, et son joyeux caractère, ses manières affables lui valurent l'amitié d'hommes tels que, Rossini, Listz, Saint Saëns, Paderewski et d'une foule d'autres.

M. EDMOND DE NEVERS

Au sujet de cet écrivain canadien dont toute la presse vient de s'occuper à si juste titre, M. Benjamin Sulte vient d'écrire dans *l'Indépendant* de Fall River, un article généalogique qui fera taire bien des malveillants.

En effet, nous entendions chuchoter depuis quelque temps : " Comment se fait-il que ce monsieur qui s'appelait Boisvert lorsqu'il nous a quitté, s'appelle maintenant de Nevers ? Où a-t-il cueilli ses titres ? Quelle idée ridicule lui a pris de s'affubler d'un tel nom. "

Eh ! bien, M. Sulte qui s'y connaît, et qui lui-même abandonna dans sa jeunesse, le surnom de Vadeboncoeur pour celui de Suite qui est bien sien, vient de prouver par les actes de l'état civil que les oncles de l'auteur de *l'Âme Américaine* portaient indifféremment les noms de Brantigny et de Nevers et que ce n'est qu'assez tard qu'une branche prit le sobriquet de Boisvert.

M. de Nevers a usé de son droit et bien sot est celui qui l'en blâmerait.

CABRETTE.

PLEURS PERDUS

J'irai mettre sous sa fenêtre
Des roses blanches et des lys,
Pour qu'elle puisse reconnaître
Que mes jours comme eux sont pâlis.

Et je cueillerai ces fleurs,
A l'heure exquise des rosées.
Afin qu'elle croie en mes pleurs
Qui, comme elles, les ont baisés.

Dans le fin tissu des corolles,
Mélant ma peine à leur parfum,
Je balbutierai des paroles
Dûres à son amour défunt.

Pour qu'elle apprenne avec effroi,
Que les fleurs, — la nature même,
Lui reprochent sa faible foi
Pour celui qui toujours plus l'aime !

Les embaumés et blanches roses,
Fleurs aux pleurs de cristal vermeil,
Belles amandes du soleil,
Frémissez à ses lèvres closes !

Blanches roses, lys embaumés,
Sous les flammes de ses prunelles,
Jouissez d'extases éternelles,
De ses yeux vous êtes aimés !

Lys embaumés et blanches roses,
Qui respirez à ses soupirs,
Dites : ces frères des zéphirs
Bruiseront-ils de tendres choses ?...

— Oui, pour nos soyeuses pâleurs.
Nos blancheurs d'épaules de femme,
Nos frais parfums, rien pour ton âme :
Le soleil a séché tes pleurs !...

ALBERT LOZRAU.

37	37	37	37	37	37	37	37	37	37
3	6	9	12	15	18	21	24	27	
111	222	333	444	555	666	777	888	999	

On le voit en effet, ce sont les mêmes chiffres qui se trouvent au produit, en les additionnant ensemble je trouve le nombre par lequel j'ai multiplié 37.

IV.—PROPRIÉTÉS DE DEUX NOMBRES QUELCONQUES

Si l'on prend deux nombres quelconques, l'un d'eux sinon leur somme ou leur différence, est divisible par 3. Exemple : soit les nombres 17 et 11 aucun des deux n'est divisible par 3 : leur somme 28 ne l'est pas non plus, mais leur différence 6 l'est exactement.

Si j'avais pris 8 et 10 le nombre 18 est divisible par 3.

Si je prends 11 et 10 leur différence, ni aucun d'eux n'est divisible par 3, mais leur somme 21 l'est exactement.

V.—PROPRIÉTÉ D'UN NOMBRE QUELCONQUE

Si d'un nombre quelconque on retranche un nombre formé avec les mêmes chiffres mais dans un ordre inverse, la différence sera divisible par 9.

Exemple, soit le nombre 6,782, si je retranche 2,876 la différence 3,906 sera divisible par 9.

VI.—PROPRIÉTÉ DES NOMBRES 5 ET 6

Les deux nombres 5 et 6 sont tels, que toutes leurs puissances sont terminées par les mêmes chiffres.

Exemple pour 5 : 25—125—625—3125—etc.

“ pour 6 : 36—216—1296—7776—etc.

PROPRIÉTÉ DE DEUX NOMBRES CONSÉCUTIFS

La somme de deux nombres qui diffèrent de l'unité est égale à la différence de leurs carrés.

Exemple soit les nombres 11 et 12.

Somme de ces deux nombres 11 + 12 = 23.

Carrés des deux nombres 11² = 121.

12² = 144.

Différence des carrés 144 - 121 = 23.

Nombre qui est égal à la somme des deux nombres choisis.

PAUL CALMET.

PETITES CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

En 1884, je recueillis en un petit volume portant le titre de *Petites curiosités scientifiques* un certain nombre de faits curieux ou intéressants sur les mathématiques, la physique, la chimie et l'histoire naturelle ; sciences qui ont été toujours pour moi d'un vif attrait.

Je me propose de donner aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ le fruit de mon travail, comptant pour cela sur l'aimable hospitalité qui m'a toujours été faite par nos bons directeurs.

Mon but en écrivant cet ouvrage était de prouver que les sciences ne manquent pas d'intérêt et que leur étude peut nous procurer d'agréables moments si nous savons en tirer les enseignements amusants et utiles qu'elles peuvent avoir.

Puisse mon petit recueil, écrit sans prétention, encourager mes lecteurs à entreprendre l'étude des sciences dont je parlerai et en retirer profit et avantage.

Je me suis imposé la devise "d'instruire en récréant". Puissé-je ne jamais m'écarter de la ligne de conduite que je me suis tracée.

Je débute aujourd'hui par un calcul amusant que j'ai intitulé : "Un sou à intérêt composé."

I.—UN SOU A INTÉRÊT COMPOSÉ

Un sou qu'Adam, notre premier père, aurait placé à intérêt composé pour moi serait devenu, au premier janvier 1883, la somme fabuleuse de 54,947,485,717,307,016 milliards de milliards de francs.

En supposant qu'Adam ignorât mon existence future, si Jésus Christ eut placé ce même sou, chez un Juif, il y a dix-huit cents ans, je posséderais un capital dont le revenu, à 5 pour cent, serait de 1,962,410,204,189,536 milliards, c'est-à-dire de quoi combler tous les déficits.

Si l'on mettait toute la terre en vente, je pourrais envelopper la terre et les mers de billets de banque de mille francs 3,361,876 milliards de fois.

Je pourrais acheter toute la monnaie de France, qui est de 12 milliards 710 millions, 4,343,674 milliards de milliards de fois.

Enfin, si je pouvais convertir toute ma fortune en or, ce sou serait représenté par 175 billes d'or aussi grosses que la terre. Voilà de quoi faire des boucles d'oreilles ! n'est-ce pas, chères lectrices ?

II.—CE QUE C'EST QU'UN MILLION ET UN MILLIARD

Il est certaines gens qui parlent de milliards et de millions comme de rien du tout ; pour leur montrer, qu'on doit toujours mesurer son langage selon la science, nous allons leur dire, à ce propos, ce que c'est qu'un million et un milliard.

Pour constituer 1 million en pièces de 1 franc, un homme, qui compterait une pièce par seconde, mettrait, pour finir sa tâche, 23 jours ; par un travail de 12 heures par jour.

Pour trouver un homme qui ait vécu un million d'heures, il faudrait remonter au temps de Moïse et de Noé ; car la durée de la vie d'un homme étant de cent ans cela ne fait, en tenant compte des 25 années bissextiles, que 36,525 jours et ce nombre ne fait que 876,000 heures.

Un million de francs, placés les uns après les autres, ferait une longueur de 23 kilomètres. Quelle belle route !

Ce million pèserait 5,000 kilogrammes.

Un milliard en or pèse 322,500 kilogrammes ; son volume est d'environ 17 mètres cubes. Mis en filière, il formerait un fil d'or assez long pour faire le tour du globe.

Un milliard en argent pèse 5,000,000 de kilogrammes. Son volume est de 477 mètres cubes. Passé à la filière, il donnerait un fil d'argent de quatre millimètres de diamètre, pouvant faire le tour de la terre.

Pour transporter un milliard en or, il faudrait 64 wagons formant un train de 400 mètres ; si l'on préférerait le transporter en charrette ; il en faudrait 2,000 et 6,000 chevaux conduits par 2,000 charretiers ; ils porteraient un million de sacs liés par 350,000 mètres de ficelle, et, en route, ils occuperaient un espace de 8 lieues de chemin. Si le milliard était en argent, il faudrait 1,000 wagons de 5 tonnes formant 1 train de 6 kilomètres.

Pour soulever un bloc représentant un milliard de francs, il faudrait 6,000 hommes. Pour un milliard en argent il pourrait être réparti entre 300,000 hommes ; chacun en portant 10 kilos.

Un milliard serait représenté par 1050 kilomètres de louis rangés par une seule ligne l'un à côté de l'autre.

Sur une seule pile, ces louis s'élevaient à une hauteur de 33,000 mètres, soit à peu près 8 fois la hauteur du mont Blanc !

On pourrait, avec un milliard, faire 22 soldats, grandeur naturelle, en or massif ; ou bien 636 en argent !

Le million de billets de 1,000 francs pour constituer cette somme, entassés les uns sur les autres, formeraient l'épaisseur de 2,000 volumes de 500 pages chacun. Voilà ce qui peut s'appeler une riche bibliothèque !

Un employé de la banque, pour compter cette somme, en travaillant 12 heures par jour, ne finirait pas sa tâche avant 14 ans et 10 mois.

Jugez maintenant, quelle énorme contribution de guerre, la France payait à la Prusse après la guerre de 1870, Français, souvenez-vous !

III.—PROPRIÉTÉ DU NOMBRE 37

Le nombre 37 est tel, que, multiplié par les nombres 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, etc., qui forment une progression arithmétique dont la raison est 3 ; tous les produits sont composés de chiffres semblables et additionnés ensemble, ils rétablissent le nombre par lequel on a multiplié 37. Exemples :

CHEVEU D'OR

Elle était charmante, cette petite Emma, dans son désordre matinal, avec ses cheveux blonds en désordre débouclés sur son front et sur son cou, son sourire de jeune femme heureuse, son joli bras rond sortant du peignoir de mousseline dont la manche se relevait jusqu'au coude dans les mouvements qu'elle s'imposait pour envoyer par la fenêtre des baisers rieurs.

Des baisers ! à qui donc ?

A son mari, parbleu ! un homme grave ou qui s'efforce de le paraître en descendant la rue Taitbout dont il habitait le sommet avec sa petite femme.

Il y avait deux ans qu'ils avaient fait un mariage d'amour : l'homme déjà raisonnable, — trente ans ; — la femme un peu romanesque, comme toute jeune fille de dix-huit ans, mais franche dans la sincérité de son cœur, et constante, ayant trouvé dans son mari l'idéal rêvé.

Marcel Dupuis était un beau garçon aux cheveux noirs, aux yeux gris très doux, au sourire relevé par une fine moustache brune, au teint mat et chaud des Méridionaux.

Employé dans un ministère, il quittait sa maison tous les jours à neuf heures, le chocolat pris, — un chocolat exquis, à la confection duquel veillait elle-même la jeune épouse, et il rentrait un peu avant l'heure du dîner, très exact toujours.

Au départ comme à l'arrivée, Emma était à sa fenêtre.

Marcel fut obligé de la gronder parce qu'elle prenait, l'hiver à le suivre ainsi, des rhumes de cerveau qui lui gâtaient les yeux. Puis des gens avaient souri sur son passage et cela lui avait déplu, Emma se révolta à ne pas ouvrir quand il y eut trop de neige et

promit d'autre part de ne plus envoyer de baisers quand il passerait quelqu'un dans la rue.

Une autre fois, un éclat de rire fit lever la tête à Marcel. Au deuxième étage de la maison dont il habitait le rez-de-chaussée, deux jeunes filles s'esclaffaient par suite d'une conversation divertissante, peut-être ; non, ce devait être de la petite comédie conjugale dont elles ne s'occupaient sans doute pas, mais que le mari, parce qu'elle ne le charmait plus, commençait à trouver ridicule.

Emma promit qu'elle n'enverrait plus de baisers sans avoir levé le nez vers les fenêtres du deuxième étage.

Elle y tenait, à ses baisers. C'était un bon souvenir pour sa journée d'isolement et elle avait la croyance qu'ils seraient pour son mari une protection mystérieuse, une sorte de providence, un souffle d'ange gardien par l'amour.

Certes Marcel Dupuy aimait sa femme. De songer qu'il pouvait la perdre, il en prenait le frisson ; mais deux ans de la même vie, des mêmes baisers envoyés à travers l'espace, c'était long. Malheureusement, le ménage n'avait pas d'enfant, malgré le désir qui le possédait. C'eût été pour la femme une tendresse moins enfantine du côté du mari ; c'eût été pour celui-ci des baisers moins aériens et plus nouveaux au départ et à l'arrivée de chaque jour.

II

Ce matin-là était un de ces matins de printemps ensoleillés, véritables invites de la nature au cœur et à l'esprit.

Marcel descendait, comme nous l'avons dit, la rue Taitbout et aspirait à pleins poumons, en suivant le trottoir. L'air si frais et si pur à cette époque, qu'on en subit l'influence jusque dans les villes.

Emma, comme chaque jour, lui avait fait promettre de se retourner ; comme chaque jour il tint sa promesse.

Une envolée de souffles amoureux, en passant par de jolis doigts effilés aux ongles roses, se répandit dans la rue silencieuse et souvent déserte à cette extrémité sur la hauteur. Rien ne gênait leur passage et, pourtant, ils n'arrivèrent pas à destination. C'était ainsi depuis longtemps déjà. L'habitude en avait fait la saveur insipide ; le mari les laissait se répandre dans l'air qu'ils aromatisaient, sans chercher à les retenir.

Ce jour-là, il ne put s'empêcher de songer que si sa femme avait un enfant, elle cesserait de l'être elle-même et qu'il n'aurait plus la corvée de se retourner en pleine rue comme un collégien, pour lui faire plaisir.

Et cette pensée que son désir si naturel ne se réaliserait peut-être jamais le mettait de méchante humeur.

Il en fut distrait par un de ces riens que jette le hasard comme une moquerie aux innocents d'esprit et de corps : un cheveu se prélassait sur la manche de son paletot sans plus de gêne que sur le bras d'un coiffeur.

Le premier mouvement de Marcel fut de secouer sa manche ; le cheveu s'entêta ; il fallut y mettre la main, une simple secousse ne pouvant être maîtresse d'un pareil envahisseur.

Le cheveu tournait autour du bras, en zig-zags sans fin, et venait se perdre dans l'ouverture d'un parement rapporté, où il semblait avoir pris racine.

—D'où peut venir cela ? grogna Marcel.

Il ne pouvait guère avoir échappé à l'examen d'Emma, qui passait l'inspection des vêtements de son mari, tout comme celle du chocolat.

Le malheureux tira, tira jusqu'à ce que la racine du tube féminin lui apparut.

Il s'était arrêté pour cette opération délicate, et, tenant l'objet entre l'index et le pouce, se préparait à le jeter le plus loin de lui possible lorsque, dans le rayon de soleil qu'il coupait, de façon presque imperceptible, il se trouva transformé en fil d'or.

Oh ! le joli cheveu !

Marcel le regarda un instant, se trouvant barbare d'avoir pu songer à le jeter aux hasards du ruisseau.

—La femme à qui il appartient doit être belle, pensa-t-il. On n'a point pareille chevelure sans que le teint

soit amalgamé de lis et de roses, sans que les yeux promettent le ciel dont ils doivent avoir la couleur".

Marcel regarda son cheveu dans tous les sens, le trouva de plus en plus joli dans les reflets divers que lui imposait le mouvement ; puis, l'enroulant autour d'un de ses doigts, il en fit une petite boucle.

—Si je cherchais la femme qui possède pareille chevelure ? elle ne m'enverrait peut-être pas de baisers, mais il serait enivrant d'en perdre, dans une toison composée, ainsi que celle-ci doit l'être, de rayons d'or.

Il se dit qu'il venait d'entrer dans la rue Saint-Lazare quand il avait aperçu cette merveille, et que par conséquent ses recherches devraient se borner à la rue Taitbout et au trottoir de gauche qu'il suivait.

Le cheveu d'or avait dû tomber d'une fenêtre et s'accrocher à lui comme un fil conducteur, messenger d'amour.

Il lui fit l'honneur du portefeuille, un carnet de maroquin rouge à coins d'argent, dernier cadeau de fête de la gentille Emma.

La petite boucle s'en alla dans une pochette en moire blanche, encore immaculée, réservée sans doute aux choses précieuses.

Marcel rit lui-même de son action presque enfantine, mais le portefeuille reprit sa place et le cheveu resta prisonnier.

La mauvaise humeur du mari s'était envolée ; il fut gai tout le jour. La chevelure d'or rayonnait sur son bureau, et il voyait sous sa plume se dessiner une ravissante tête et un corps délicieux.

En revenant, le soir, il interrogea toutes les maisons de la rue jusqu'à la sienne ; elles restèrent muettes, il garda l'espoir de découvrir la propriétaire de sa trouvaille.

Quelques jours se passèrent ; le désir se fit idée fixe. Marcel alla voir tous les appartements à louer du quartier, pour faire bavarder les concierges ; il donna le signalement d'une femme à tête dorée ; personne ne la connaissait. Il était bien sûr qu'elle existait cependant ; il en avait la preuve palpable, vivante, là, sur son cœur, dans une poche. Elle devait habiter tout près.

A moins que... pourtant... d'une passante de hasard il se fut détaché pour aller à lui, ce lien dont il ne pouvait plus se débarrasser.

Il en devint maussade, ma foi ! et acariâtre au point d'inquiéter sa femme qui, de son côté, cherchait un autre cheveu : celui qui avait pu pénétrer dans le cerveau de son mari. Après huit jours, la pauvre Emma se désespéra.

—Il ne m'aime plus ! sanglotait-elle dès qu'elle était seule.

Elle en oublia l'envoi de ses baisers, et le sourire d'enfant heureuse disparut de sa lèvre.

—Qu'a donc ma femme ? se demanda le mari.

Les baisers qu'il trouvait fatigants et ridicules lui manquaient ; les sourires trop fréquents lui paraurent préférables à la moue qui était pourtant une nouveauté.

Il finit par s'inquiéter. Est-ce que sa femme en aimerait une autre que lui ? Cette pensée rejeta dans l'ombre l'inconnue aux cheveux d'or. Si Marcel y songea encore, ce fut dans l'espoir de tirer de son joli cheveu une vengeance. La peine du talion lui apparut superbe dans sa devise barbare : *Œil pour œil, dent pour dent*. Ah ! s'il trouvait jamais la propriétaire du cheveu, comme il rendrait trahison pour trahison.

Et vraiment le joli ménage s'en allait à la dérive ; la joie du foyer avait fait place aux tristesses, aux délices, ce qu'il y a de pire dans l'amour.

Et tout cela pour un cheveu tombé d'un étage quelconque, d'une maison banale, c'était sûr ; pas du ciel certainement.

III

Un soir, Marcel rentra de plus mauvaise humeur que de coutume. Un fumet de gala vint soudain à lui, en traversant l'antichambre de son rez-de-chaussée. Cela ne lui fit nul déplaisir. C'était une bonne odeur mêlée de rôti succulent, de caramel parfumé, de pâtisserie dont le four ouvert laissait échapper le secret.

—Ma femme reçoit donc ? se demandait-il. Cela ne pouvait être plus ennuyeux que le tête-à-tête des jours précédents.

Sa femme l'attendait, seule, dans un négligé charmant ; robe de mousseline brodée sur fond soie mauve, parure de perles—un souvenir—au cou et aux bras, et, mieux que tout cela, le sourire d'autrefois aux lèvres, le doux rayon de tendresse dans le regard.

Allongée sur une chaise longue, elle tendait vers lui ses jolis bras prêts à l'enlacement.

Que se passait-il donc ?

—Deux bonheurs aujourd'hui ! s'écria-t-elle.

Elle rougit un peu ; son mari la regardait. Alors, elle se pencha sur son épaule, et doucement murmura :

—Nous aurons un enfant.

Marcel la prit dans ses bras, la serrant dans une étreinte heureuse.

—Et l'autre bonheur ? demanda-t-il.

—L'autre bonheur ? eh bien, c'est que je suis sûre d'être aimée à présent. J'en ai eu la preuve pendant ton absence.

Le mari ne comprenait pas.

—Tu as oublié ton portefeuille.

—Cela se peut.

—J'ai fait la curieuse.

—Eh bien ?

—Eh bien, dans la jolie pochette blanche, tu gardes cela précieusement.

Elle déroulait le cheveu, cause première de tout le mal.

—Et, reprit-elle gaiement, il n'y a qu'un amoureux capable de ces folies-là !

Marcel était ahuri. Il n'avait donc jamais regardé les cheveux de sa femme ?... Oui, mais il y avait longtemps de cela, et depuis ce jour-là il ne les avait pas revus au soleil.

CAMILLE BIAS.



MOINES A MATINES

Entendez-vous ces voix de moines qui murmurent,
Voix graves d'oraison, moines au cœur pieux ?
Entendez-vous, le soir, ces chants mystérieux
Qui nous émeuvent l'âme et qui nous transfigurent ?

On dirait que du ciel des anges descendus
Redisent ici-bas leurs concerts séraphiques ;
Et notre âme s'envole aux époques antiques,
Et nous pensons longtemps aux paradis perdus.

Rendez, ô Christ, rendez la robe d'innocence
Que vous donniez si belle à nos pères anciens !
Nous voulons vous aimer avec des cœurs chrétiens.
Vivre de votre grâce et de votre espérance !

Ces moines, vos élus, nous font rêver de vous,
Et nous dirons tout bas les psaumes qu'il vous chante.
Le monde nous fait peur, ses plaisirs épouvantent :
La sagesse suprême est d'être à vos genoux.

ANTONIO PELLETTIER.

L'EVENTAIL

C'est moi qui soumets le zéphire
A mes battements gracieux ;
O femme, tantôt je l'attire
Plus vif et plus frais sur vos yeux ;

Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif ;
Qui vous caresse le visage
D'un souffle lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille
Dans un frisson de vos cheveux
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brûlant des aveux ;

C'est moi qui pour vous le provoque
Et vous aide à dissimuler
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler.

SULLY PRUDHOMME.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 AVRIL 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

NOTES DE LA DIRECTION

La semaine prochaine, nous publierons un splendide portrait de l'hon. M. J.-I. Tarte, avec une admirable étude sur ce distingué homme d'Etat par une de nos plus fines plumes.

Aussi, une délicieuse poésie inédite de M. Rémi Tremblay, un article humoristique de Gaston, etc., etc.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

Nous prévenons les dessinateurs que nous donnerons, dans un prochain numéro, les conditions d'un concours de dessin au crayon. Le sujet sera UNE TÊTE D'APRES NATURE. Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Ce concours, premier du genre, devrait nous mériter la sympathie de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art. Dites-le à vos amis.

ALBUM MUSICAL DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Voici la liste des morceaux parus jusqu'à date. On peut se les procurer en s'adressant à nos bureaux :
Numéro du Journal

850	Promenade militaire	(piano)
	Le bal de la rose	(chant)
855	Georgine, valse	(piano)
857	Marche militaire	(piano)
859	La chanson de Marinette	(chant)
861	Mignon gavotte	(piano)
862	Valse chantée	(chant)
863	Gigue	(piano)
866	Conte d'enfant	(piano)
868	Dans la nuit étoilée	(chant)
	La Blondine	(piano)
869	La blanche étoile	(chant)
870	Fraises & champagne	(piano)
873	Gillette de Narbonne	(piano)
876	Souvenir de bal	(piano)
878	Gavotte Richelien	(piano)
880-884	Valse des Amours	(piano)

Le repentir est comme un bon savon blanc de Marseille, qui nettoie bien, mais dont l'odeur empêche beaucoup de personnes de s'en servir.

La faute de l'homme constitué en autorité est dix fois plus grave que la faute commise par un simple particulier. Nos institutions publiques ne sont nobles qu'à la condition d'être dirigées par des hommes dignes. Celui qui commande doit mener une vie exemplaire.

Edouard VII jugé par une Française

Nous empruntons au "Matin," de Paris, ce curieux et intéressant portrait du nouveau roi d'Angleterre.

Il est fait d'antithèses et de contradictions.

Au physique, vous le connaissez : un corps qui devrait avoir la robustesse d'un géant et qui n'a pas dépouillé la gracilité d'un enfant ; une main qui paraît vouloir tout broyer et qui n'a pas toujours la force d'étreindre ; un pas qui est sonore, mais qui ne saurait faire trembler le sol ; une oreille aux mille bruits des quatre coins du globe ; un œil bleu, très doux et très souriant, qui, sous le sourcil en vedette, semble toujours chercher à regarder au loin, par delà l'horizon visible, mais s'arrête toujours sur les objets les plus immédiatement rapprochés ; un sourire très bon et très indulgent sur des lèvres se plissant avec amertume.

Le moral est comme le physique : ce gaspilleur est l'homme le plus ordonné du Royaume Uni ; ce dépensier qui ne compte jamais eût fait le modèle des comptables. Si le sort ne l'avait pas fait naître sur les marches du trône, il serait devenu un *business man* incomparable, l'administrateur rêvé. Sa vie, qui paraît l'image du décousu, est réglée chaque jour comme au chronomètre : il ne se couche pas le soir sans avoir fixé, minute par minute, l'emploi de son temps le lendemain, et il s'arrange toujours de façon à n'avoir pas à se hâter, à pouvoir tout faire posément, lentement. Sa ponctualité est proverbiale dans toute l'Angleterre ; jamais on ne le vit en retard, et jamais on ne le vit oublier un engagement social ou mondain ; les plus petits détails de cérémonial l'intéressent, les plus humbles devoirs de sa charge le préoccupent, les plus minces rouages du protocole le passionnent ; c'est le molke de l'étiquette.

Il ne laisse pas plus de 48 heures une lettre sans réponse, et plus de 24 une dépêche sans accusé de réception ; toute la correspondance qui lui est adressée lui passe sous les yeux, et toute celle qui est expédiée en son nom lui passe par les mains. Les missives qu'il dicte et celles qu'il écrit se distinguent par leur clarté, leur sobriété de style et par cette absence absolue d'affectation qui caractérise son langage.

Il envisage ses propres faiblesses avec indulgence, mais il ne regarde pas celles des autres avec sévérité. Il a la main toujours ouverte pour ses caprices, mais il ne l'a pas fermée pour les souffrances des autres : sa générosité égale sa prodigalité.

—Je crois bien, disait-il un jour, que, si j'avais plus d'argent, je ferais davantage de folies ; mais je crois aussi que je ferais plus de bien !..

Il s'emballe facilement et se désemalle de même ; la déception est chez lui aussi prompte que l'engouement. Il est confiant au point d'être naïf : s'étant fait beaucoup d'amis avec beaucoup de sourires, il croit que chaque homme qui lui sourit est son ami.

Lors des funérailles d'Alexandre III, il revint seul à seul, en train spécial, avec le jeune empereur sur les frêles épaules duquel allaient reposer les destinées du plus grand des empires. La conversation fut des plus cordiales et des plus affectueuses ; et l'oncle retourna à Londres, croyant avoir un frère en son neveu et jetant déjà dans son imagination les bases de ce que sera quel accord gigantesque. Quelques mois plus tard, les événements se précipitaient en Extrême-Orient ; une triple alliance était conclue entre la France, l'Allemagne et la Russie ; le traité de Simonosaki était signé, et le cadavre de "l'homme jaune" était harponné par des pêcheurs dont aucun ne portait l'uniforme britannique. Edouard VII en éprouva un dépit d'enfant ; non pas que la perte de l'enjeu lui fût sensible, mais il avait cru faire un mariage, et ce qu'il avait pris pour de l'amourette n'était même pas un flirt.

Avec la France, il n'a jamais conçu de projet matrimonial parce que ce serait trop grave ; il n'a pas non plus de velléités de coqueter parce que c'est trop léger ; il a conçu cette sorte d'amitié qui fait que l'on est plus sensible à l'éloge ou au blâme d'une certaine

personne qu'à l'opinion du monde entier. Un sourire venu de France le charme plus que vingt baisers envoyés d'Allemagne, et un cri parti de Paris l'irrite plus que tous les grondements s'élevant de Berlin.

—La France, a-t-il également dit un jour, est le pays où j'aimerais le plus et le moins vivre : la facilité qu'on y trouve à s'y faire aimer n'a d'égale que celle qu'on y rencontre à s'y faire "engueuler".

Et dans ce mot l'homme est tout entier : il aime la popularité, la sympathie, la confiance, comme on aime le soleil, les fleurs et le ciel bleu ; il a une horreur indicible des attaques, des violences, des injures, comme on fuit tout ce qui gèle, tout ce qui attriste, tout ce qui rend mauvais ; il n'est pas de ceux qui éprouvent une âpre volupté à faire craquer une haine sous chacun de leurs pas, et qui se sentent grandir à chaque injure qu'ils reçoivent. S'il y a une chose qu'il hait, c'est la haine ; la pensée qu'il a un ennemi lui est plus odieuse que la pensée qu'il a dix amis ne lui est douce.

Pendant le demi-siècle où il a joué ce rôle effroyablement ardu de prince héritier, il ne lui est pas échappé un mot qui ait pu lui faire un adversaire ; il s'est même abstenu de marquer des préférences ou d'indiquer des prédilections, et, à l'heure actuelle, ceux mêmes qui le connaissent le mieux sont hors d'état de dire s'il a des tendances libérales ou des goûts conservateurs, s'il est whig ou tory. Ce n'est pas apathie, ni timidité, ni calcul, ni empire sur lui-même ; c'est désir instinctif de rechercher tout ce qui unit, afin de n'avoir pas à souffrir de tout ce qui divise.

L'avenir ne nous montrera peut-être pas un Edouard VII ayant assez de force pour faire régner un éternel sourire sur les lèvres de l'humanité souffrante ; mais le passé nous répond que ce ne sera jamais par sa faute qu'on verra couler, des yeux de cette humanité, de nouvelles larmes de douleurs...

STÉPHANE LAUZANNE.

LE PRINTEMPS ET LES DÉMÉNAGEMENTS

Voici une chronique de M. Legendre qui a conservé toute son actualité. Lisez-la et dites-nous si nos chroniqueurs d'aujourd'hui font beaucoup mieux ?

Tout le monde a déménagé : c'est le temps, ou jamais, de glisser ma chronique.

Le printemps rend timide. Tout change, tout s'embellit, tout se ragailardit. Le brin d'herbe vert lève sa petite tête et regarde hardiment la neige qui s'enfuit toute honteuse ; les arbres risquent un bout de feuille ; les maisons s'arment de leurs jalousies vertes ; les jardins et les champs font leur toilette. Il n'y a pas jusqu'à votre chien et votre chat qui ne changent de poil. L'homme seul, dans sa fixité désespérante, passe au milieu de tout cela, voit tout cela avec les mêmes yeux, ou le même œil, s'il n'en a qu'un. Il se promène partout sur les mêmes jambes, mouchant le même nez, tenant le tuyau de sa pipe avec les mêmes dents ou les mêmes gencives. Voilà pourquoi, à mon avis, le printemps rend timide.

* * *

Savez-vous ce que c'est qu'un déménagement ? C'est une maladie à laquelle résistent certaines constitutions robustes, mais sous laquelle succombent infailliblement les trois-quarts de toute ville un peu remuante.

La fièvre commence le premier février de chaque année.

Ce jour-là toutes les personnes que vous rencontrez dans la rue portent l'œil et le nez haut, cherchant les affiches.

Enfin le bienheureux écriteau trouvé, le mari va visiter la maison et fait rapport à sa femme, le soir, en arrivant. Au bout d'un quart d'heure, il est complètement embrouillé dans les questions de détails que tout le monde lui pose. Madame veut savoir de quelles couleurs sont les tapisseries, de quelle grandeur les chambres : faudra-t-il un tapis neuf au salon ?

Mademoiselle s'informe s'il y a des volets à sa chambre ; bébé, si la cour est pavée : la servante introduit délicatement la question de la cuisine : est-elle en haut ou en bas ? Y a-t-il un marteau ou une sonnette ?

Le mari qui n'est pas préparé, balbutie ; la femme gronde et décide que demain elle ira elle-même. Le lendemain soir, même scène.

Bref, toute la famille va, chacun à son tour, scruter chaque coin du nouveau logement, lequel, décidément et en fin de compte, ne convient pas.

Il y en a ainsi pour deux bons mois.

Enfin le précieux bijou est trouvé, mais il faut payer dix louis de plus. Le mari refuse net. La femme plaide, il devient songeur. La jeune fille fait son petit discours : il consent.

Grand émoi dans l'intérieur. Le quinze avril, le bouleversement commence. On ne change pas de maison comme de chapeau.

Il faut lever les tapis, décrocher les cadres, enlever les rideaux ; puis un jour que le soleil luit un peu plus chaud, les poêles et les tuyaux se démontent et se nettoient.

Le lendemain, hélas ! il gèle : bébé prend le rhume : les poêles se remettent un à un.

Enfin, le grand jour arrive.

Dès cinq heures du matin, les charrettes font blocus dans la rue. Tous les petits mystères de la famille sont mis au jour. Deux yeux profanes viennent sonder tout cela. Des hommes affreux crachent partout, fument, boivent votre vin dans vos verres pendant que vous êtes en bas : les enfants ont froid et pleurent.

Vous êtes obligé de suivre chaque charrette, comme un roulier ; voir à ce qu'on ne brise pas ceci, qu'on ne gâte pas cela.

Ici, pendant que vous sortez, vos successeurs entrent. Là-bas, pendant que les autres sortent, vous entrez. C'est un amas de meubles, une confusion de faïence à n'y plus rien comprendre.

Les voisins et voisines sont là qui font leurs petites remarques.

—Tiens, je pensais qu'ils étaient mieux meublés.

—Voilà une chaise dépareillée.

—Ces tapis ont fait leur temps. Hum ! leurs lits ne paraissent pas mous : je m'explique maintenant pourquoi ils se levaient si matin. Ça n'est pas du duvet !

Vous entendez tout cela, et vous ne pouvez pas faire fouetter le cheval ; il faut aller au petit pas ; tout se briserait.

Enfin vous êtes installé.

Les charretiers sont disparus ; vous redevenez seul possesseur de vos meubles, de vos choses. Il y a là un petit moment de bonheur indescriptible.

Cependant, au bout de cinq ou six jours, nouveau embarras. Les ouvriers, menuisiers, peintres et tapisiers montent à l'assaut. On vous pourchasse de chambre en chambre : vous déjeunez au grenier et vous soupez à la cave. Ensuite, il faut des tapis neufs : vous avez une chambre de plus il faut la meubler ; les comptes arrivent ; un tas d'embêtements, vous en avez pour trois mois, et vous arrivez à jouir de votre tranquillité juste au moment où il faut se mettre à poser les poêles pour l'automne et l'hiver.

L'an prochain, vous recommencerez ; et ainsi de suite jusqu'au moment où il n'y aura plus de maisons à louer, ce qui sera proche de la fin des temps.

NAPOLÉON LEGENDRE.

CHOSSES AILÉES

Il faut son libre envol à toute chose ailée ;
L'astre tourne en rayant la plaine constellée,
La nef prend son essor sur la crête des flots,
La mouette en l'orage, et l'aigle dans l'aurore,
Le papillon léger sur l'iris qui se dore,
Et triomphant l'espoir plane sur nos sanglots.

La chanson des clochers monte au ciel qui s'azure,
Lente parfois, parfois sans rythme ni mesure,
La flèche vole au but, l'abeille aux fleurs de miel...
Il faut son libre envol à toute chose ailée,
L'âme, à travers les airs et la voûte étoilée,
L'âme s'élance au ciel !

MARIE ELGEM.

FEU NARCISSE GRENIER, C.R.

Un des citoyens les plus distingués et les plus patriotes de la ville de Laviolette vient de disparaître à l'âge de 50 ans. Après une longue et très douloureuse maladie soufferte avec une touchante résignation, M. Narcisse Grenier s'éteignit le 12 avril courant, emportant les regrets d'une famille chérie et de nombreux amis.

M. Grenier avait été zouave en 1870, et avait été reçu avocat en 1880. Il avait été nommé Conseil de la Reine en 1898. Il faisait partie de la société légale Grenier et Tessier.

Le défunt avait occupé le grade de capitaine dans le 86ème bataillon, la charge de président dans le club politique Laurier et celle d'échevin au Conseil de Ville des Trois-Rivières.



Photo. P.-F. Pinsonneault

M. N. GRENIER

C'est une perte réelle pour l'antique cité trifluvienne, car le défunt avait à cœur son avancement et ne négligeait rien pour la mettre dans la voie du progrès. Aussi, en signe de deuil, a-t-on vu le drapeau arboré à mi-mât sur l'Hotel-de-Ville et grand nombre de résidences.

Par sa femme, née Godin, il était allié à une des familles les plus considérables de l'endroit. Son épouse lui survit, ainsi que trois frères : M. l'abbé E. Grenier, curé de Saint-Grégoire, le révérend Père J. Grenier, jésuite, et M. J. Grenier, des Etats-Unis.

Ses funérailles, qui ont été très imposantes, ont démontré quelle était sa grande popularité et quels regrets il laissait parmi ses parents, ses amis et ses concitoyens.

Gai, sympathique et doux de caractère, homme de progrès et d'initiative, partisan dévoué et convaincu de la cause libérale, le défunt vivra encore longtemps dans le souvenir de ceux qui l'on connu et apprécié.

MAS.

ET TOI ?

Quand elle sortit du sermon, Mme Grobert était au paroxysme de la colère noire. Elle releva le col fourré de sa pèlerine, s'enfonça la tête dedans jusqu'aux oreilles, toussa pour se donner l'air intéressant, puis s'accrochant au bras de son mari :

—Tu sais ! il est pitoyable, ce Père ! traiter des sujets risqués comme celui-là ! C'est à faire tourner la tête des jeunes filles, oh !... et d'une façon pareille ! Je n'irai plus à son sermon ; j'ai même envie de faire écrire à Monseigneur...

—Je ne comprends pas, fit le mari... il a très bien parlé, le Père, et très convenablement.

—Tu perds la tête, mon ami. Tu trouves que c'est convenable et morale des sermons pareils, où l'on détaille avec effectation les effets des mauvaises lectures.

—Mais le Père avait grandement raison ! Il a dit que les mauvais livres étaient le poison des familles et qu'une mère, soucieuse de la vertu de sa fille, n'en devrait jamais laisser entrer chez elle. Voilà ce que j'ai compris.

—Oui ! mais ce tableau de la vertu qui se perd, des jeunes têtes exaltées par le récit de la mauvaise passion... tu crois, toi, qu'un prêtre a le droit de dire ces choses-là ? Je ne veux plus que Madeleine entendre ces horreurs.

—Oh ! le mot est énorme. Je te trouve un peu collet-monté.

—Oui ! c'est ça, collet-monté ! Je m'en doutais. Quand une mère néglige ses enfants, on la traite d'é-cervelée ; quand elle veut défendre sa vertu, on la trouve collet-monté.

—Allons ! allons ! fit Grobert agacé, ne te fâche pas ! C'est vrai, tu dois avoir raison ; il a été peut-être un peu loin, le Père ; mais, diable ! ne va pas, pour ça, traiter d'horreur le beau sermon qu'il nous a fait.

Pendant ce petit dialogue à la vinaigrette, Madeleine trotte avec une de ses amies, insouciant et riieuse, sans se douter du grand danger qu'elle vient de courir... au sermon de tout à l'heure.

Elle a treize ans, Madeleine : une charmante petite fille, obéissante, travailleuse, aimable. Elle a bien ses petites manies, mais elle n'a pas, Dieu merci, de ces vilains airs envolés, de ces poses prétentieuses de petite femme préoccupée. Elle rit franc, elle parle de même. Ses paroles et ses sourires ont la bonne fraîcheur de la jeunesse.

Un jour, Madeleine—par hasard—se glisse dans le petit boudoir, dont la porte toujours fermée, garde le mystère impénétrable.

C'est là que sa mère, quelquefois, se retire lorsqu'elle veut être seule.

Là où sont de si bonnes choses ! Une belle peau de lapin blanc sur le meuble d'acajou, des bibelots dorés et gais qui sourient, tout un étalage de choses splendides qui chatouillent l'œil de leurs reflets. Mais la plus belle chose encore, c'est... l'absence de maman.

Et comment, elle, si prudente, a-t-elle pu s'oublier aujourd'hui, laisser à la porte cette clef mystérieuse comme celle du cabinet noir de Barbe-Bleue ?

Au-dedans, toutes les choses semblent murmurer :

—Oh ! la jolie petite fille... entrez mignonne !

Et les fauteuils étendent tout grands leurs bras et en chuchotant :

—Asseyez-vous, Mlle Madeleine, sur notre velours, dans notre belle soie bleue.

Un beau livre, avec des gravures, est ouvert sur la table.

Elle le prend, le feuillet et, soudain, sent la rougeur, cette rougeur divine de la vertu offensée, qui lui monte au visage.

Sans doute, on voit dans ces pages des choses qui ne sont pas dans tous les livres, surtout dans ceux qu'elle a vus déjà, jusqu'à ce jour. C'est vilain, mais c'est curieux et drôle, quand même. Une page splendidement ornée l'arrête. C'est beau, mais ça lui trouble son petit cœur... il y a comme un souffle mauvais qui s'échappe de ce papier fleuri.

Soudain, la mère entre. Effrayée, mécontente, elle prend le livre, et regardant sa fille d'un air sévère :

—Je t'avais défendu de toucher à mes livres !

—Madeleine baisse les yeux, silencieuse.

—Celui-là n'est pas fait pour les petites filles, c'est pour les grandes personnes, et encore... C'est un livre très dangereux. Alors, la fillette ne peut s'expliquer comment une chose qui salirait les petites âmes ne salisse pas aussi les grandes.

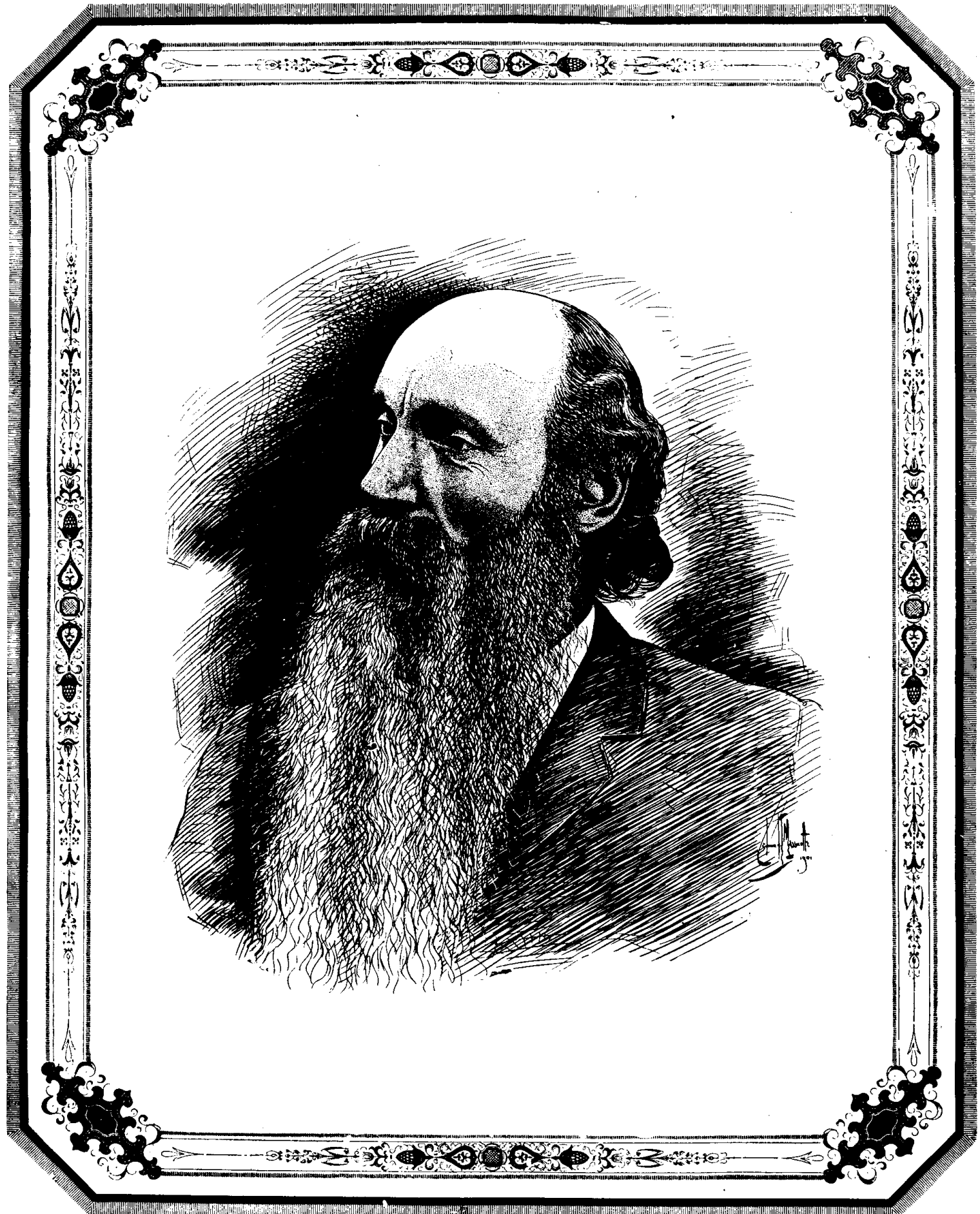
—C'est très mal, continue Mme Grobert, très vexée, de toucher comme cela à de vilaines choses !

—Madeleine, alors, très respectueusement, avec un air ingénu, fait de naïf étonnement qui ne saisit plus ce qu'on veut dire ; Madeleine, les yeux levés sur sa mère, lui dit ce mot, terrible dans sa simplicité :

—Et toi ! petite mère ?

RENÉ GAELL.

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond J. Massicotte

Dominique Ducharme

Né à Lachine en 1840. Mort à Montréal en 1900. Une de nos grandes figures artistiques canadiennes

percep-
ut com-
lus rien
ble ; un
ndit les
r sur le

he tou-
ecueillir
Syrius.
l les re-
écouvert
r qu'ils
erri.
ue Rey-
aérien ;
uand ils
delà du

soir, M.
tenaient
dis que
ans leur
jectures
Reynard

ues ins-
n ce qui
nous ne
mer. Si,
est que,
tinué sa
ous n'au-
Tout es-

e, fit M.
tation...
hasarder
que cer-

nter l'a-
qu'il ait
n n'a pu
r le con-

Dalmon.
irection,
s milles ;
ue par le
s lieues l
pose, ne
nouveler

l'ignorait
e, le bal-
et notre

gagner la
naissant
entraîné,
aient ad-

en ; dan
en tenir,
oyageurs,
premiers
s avaient

avaien
attention



LES CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS. — MARIE A BETHLEEM



DOUX PROPOS. — Tableau de M. E. Dujain

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

POURQUOI ?

Pour qui ?

Il l'avait bien aimée pourtant... Mais il ne l'aimait plus ! Pourquoi ?... Ah ! Pourquoi le soleil qui, aujourd'hui, entr'ouvre les fleurs, demain leur refusera-t-il sa chaleur et ses rayons ? Pourquoi la brise, qui, aujourd'hui, fait jouer les feuilles des arbres, demain cessera-t-elle ses courses folles et ses plaintives mélodies ?... Pourquoi ?...

C'était un soir de Décembre ; un soir fait de blancheur de neige, de rayons argentés, d'étoiles pâlisantes, et comme pour unir les rayons aux frimas, les soupirs enlacés de la brise qui pleurait. Ils avaient marché tous deux, par les chemins blancs, elle, rêveuse, triste, sentant bien au fond de son âme, la lueur agonisante de l'amour qui s'éteignait, comme s'éteint parfois, dans le calme de la nuit, la lumière vacillante du sanctuaire, — lui, froid, comme ce soir de décembre, implacable comme ce vent qui gémit, qui glace, qui transperce !...

Et, savourant la douce réminiscence des jours défunts, elle murmura d'une voix tendre : " Dites, vous rappelez-vous cet autre soir de novembre ? Vous souvenez-vous, dans l'azur du firmament, la lune souriait, et sur les feuilles blessées, sur la mousse flétrie, ses feux pâles semblaient des rayons de velours blanc, sur des fleurs d'or et de pourpre ?... Vous m'aviez dit..."

Ah ! Est-ce que l'on se souvient quand on n'aime plus ? Est-ce que l'on se rappelle quand, entre le passé et le présent, l'indifférence et l'abandon jettent les plis opaques de leurs voiles ? Quand le cœur se ferme comme un cerceau, les souvenirs s'envolent et ne reviennent plus ! Pourquoi ?

Ah ! Pourquoi la fleur, épanouie un matin, par un rayon d'aurore, sur la tombe désolée du cimetière, laisse-t-elle la brise lui dérober ses pétales veloutés et les disperser au loin comme les épaves embaumées du naufrage de sa corolle ? Pourquoi laisse-t-elle courir dans l'air, là-bas, là-bas, les frissons parfumés de ses tremblantes feuilles ?... Pourquoi ?

Maintenant dans l'azur du firmament, sous des brumes de gaze blanche, se voilaient les étoiles ; les nuages rétrécissaient les mailles de leur fine dentelle, et la lune qui brillait, aux teintes d'opale, ne courait plus que dans une longue écharpe de tulle vaporeux ; la neige immaculée laissait tomber doucement les premiers pétales de ses fleurs épanouies là-haut, plus près du ciel, plus près des anges !

Dans son cœur à elle, comme il faisait froid... Les frimas glacés de l'abandon et de l'oubli, jetaient leur linéol aux plis de mélancolie, d'amère déception ; et, dans le désespoir de son âme, affolée par l'immense douleur du désenchantement, de la désillusion, avide d'aimer encore celui qui ne l'aimait plus, elle s'était écriée, ardente, les yeux humides de larmes :

" Vous avez pris toute mon âme ! Que ne pouvez-vous rendre ma vie, puisque mon cœur ne sait point mourir ?... "

Lui, avec toute l'impassibilité de son regard, l'amertume de son sourire, avait répondu :

" Que m'importe votre vie, votre cœur ! Pour vous aimer, il fallait des chaînes à mon âme... ses liens étaient trop lourds, ils la blessaient... je les ai brisés ! Pour vous aimer, il fallait vivre dans un rayon de soleil ; à moi, il faut le ciel immense, les horizons lointains... Je volerai si loin... si loin, que l'écho de votre douleur n'éveillera point mon cœur endormi ! "

Pourquoi l'amour et le dévouement se heurtent-ils sous les coups de l'indifférence et du mépris ? Pourquoi y a-t-il des âmes douces comme des caresses de printemps, tendres comme des feuilles de rose... et puis, des cœurs durs comme le roc, froids comme le marbre ?

Ah ! Pourquoi Dieu a-t-il créé les épines et les fleurs, les ténèbres et la lumière, le givre et le soleil ?... Pourquoi ?...

Dans le silence du soir, la neige tombait toujours ; sous la brise qui courait, les arbres courbaient leur tête blanchie, comme les vieillards penchent leur front ridé, couronné des pâles fleurs de la vieillesse.

D'une voix triste, elle balbutia :

" Je vous souhaite du bonheur... du bonheur aussi pur que ces blancs tourbillons qui flottent dans l'espace, des heures douces, exquises, sans reproches, sans remords, et puisse votre âme n'avoir jamais d'autre regret que celui de m'avoir aimée ! "

Lui ne prit point la petite main tremblante qu'elle lui tendait si gentiment, pourtant, et l'écho affaibli de ce soir de décembre égrena, parmi les flocons de neige qui passaient dans l'air, les notes sans mélodie d'un adieu sans pleur !

Il avait déjà fui loin, plus loin encore... Il n'entendit point les sanglots tristes comme ces pleurs de l'hiver. Il ne vit point ces yeux voilés de larmes, comme cette froide nuit, toute drapée de nuages et de frimas !... Pourquoi ?...

Ah ! Pourquoi le papillon, voltigeant de fleur en fleur, ne regarde-t-il pas la larme, oubliée par l'aurore, dans le calice de la rose ?... Pourquoi l'oiseau qui passe sur les flots bleus, mirant ses ailes dans l'onde, n'écoute-t-il point les sanglots des vagues qui gémissent leurs plaintes éternelles ?... Pourquoi ?...

LAURETTE DE VALMONT.

LA MODE

Les étoffes fortes, d'aspect bourru, paraissent devoir accaparer toute la vogue pour la demi-saison. Les costumes, genre tailleur, se confectionnent tous en ces divers tissus ; craskrew renforcé, homespun, mélangé molleton, etc. Les draps fins semblent plus spécialement réservés pour les toilettes de coupe couturière, à façons plus compliquées, à garnitures plus recherchées, aux détails délicats et plus raffinés.

Ces étoffes épaisses à l'œil sont cependant légères au porter ; comme elles sont peu serrées, elles ne sont pas plus chaudes que des tissus plus fins, c'eût été du reste un non sens que d'adopter des étoffes lourdes en fin de saison.

Les costumes tailleurs ainsi confectionnés sont quelque peu négligés, destinés aux voyages, au tout aller. Les draps satin mélangé servent aux costumes plus riches, ils sont d'aspect soyeux ; les tons en sont également plus fins. On les emploie pour toilettes habillées, en costumes tailleur également, mais pouvant figurer en visites et en cérémonies du dehors.

Toutes les courriéristes de modes doivent être lassées de parler du Boléro, et cependant force leur est d'en reparler encore.

Après l'avoir prôné à chaque renouvellement de saison, nous sommes encore dans l'obligation de le décrire, de le vanter, de constater sa vogue toujours croissante. Car le Boléro est toujours le corsage, le seul vêtement que nous imposent les meilleurs faiseurs. Point tout à fait le boléro classique, certes, descendant jusqu'à la taille, de même pour le corsage ainsi que pour le vêtement, tel qu'il était à sa première apparition ; non, le boléro classique n'existe plus. C'est, pour une toilette complète, par exemple, un boléro court, s'ajustant sur une jupe-corset, ou seulement sur un corselet-ceinture. Il est fait alors, le plus souvent, en biais piqués, rajustés les uns sur les autres ; un petit spencer Directoire avec dépassants de biais superposés figurant un ou

plusieurs gilets, avec ousans broderie, enfin garni semblablement à l'ensemble du costume.

Le Vêtement, lui, a tendance à s'allonger en basque-habit, derrière, tout en restant coupé court à la taille sur les côtés.

Un peu de drap blanc ou de quelque autre nuance en harmonie avec le fond du vêtement, et voilà une toilette jolie et peu coûteuse.

A citer comme haute nouveauté des chapeaux de paille à fond haut et larges bords, ombragés d'immenses plumes d'autruche très longues, destinées à se mélanger aux boucles, si la coiffure basse est adoptée. Je doute qu'elle le soit, car nous sommes toutes indépendantes en matière de toilette, et le chignon un peu haut est bien commode et sied à toutes les femmes. On n'en pourrait dire autant des cheveux noués bas sur la nuque. On voit beaucoup de coiffures basses. Elles semblent devoir se porter à la fin du printemps pour la promenade, lorsque le temps, tout à fait beau, nous permettra de sortir le cou libre, sans tour de cou et sans boa.



Boléro simple

Il n'y aurait rien d'étonnant à voir réapparaître les boucles fausses, si, comme on nous en menace, nous devons voir revenir la mode des coiffures basses avec de longues boucles, caressant les épaules, comme du temps de l'Impératrice Eugénie. Ces modes peu gracieuses de l'époque de Napoléon III nous semblent plus lointaines que celles du règne de Louis XVI, dans lesquelles il y a toujours quelque chose à glaner.

Beaucoup de mariages élégants sont en préparation ; les trousseaux sont merveilleux, mais si le linge est plus riche, il figure en moins grande quantité qu'autrefois. Très heureusement il n'est plus de mode, les jours de contrat, d'exposer le linge des jeunes fiancées. Il y avait réellement quelque chose de choquant dans cette habitude de montrer à tout venant les chemises, les pantalons et autres pièces de lingerie, très personnelles. On montre les toilettes, les chapeaux, les bijoux et les cadeaux. Et c'est encore trop. On devrait se borner à recueillir l'admiration et l'approbation des parents et des intimes, sans convier à ces exhibitions les indifférents et les envieux.



No 2

CHANSONS DE J.-E. MARSOUIN

Premier Amour

Paroles de J.-E. Marsouin

Musique de Paul Delmet

je pleu-re, le soir en si-len-ce,
 E-vo-quant les rê-ves do-rés, — Les
 vieu-x re-frains ja-dis air-més, Tu nous chan-
 tions pleins d'es-pé-ran-ce, — Et
 les pro-pos doux et trou-blants Et les pro-pos doux
 et — trou-blants, Tu s'chan-geaient nos-cœurs
 de quinze ans.

Je pleure, le soir en silence,
 Evoquant les rêves dorés,
 Les vieux refrains jadis aimés,
 Que nous chantions pleins d'espérance.
 Et les propos doux et troublants (Bis)
 Qu'échangeaient nos cœurs de quinze ans.

Je me rappelle qu'un dimanche,
 Un jour radieux et charmant.
 Je baisai passionnément,
 Ta main d'ivoire, ta main blanche.
 Il me semble encore sentir, (Bis)
 Sous mon baiser, ta peau frémir.

Je t'aimais d'un amour immense,
 Malgré tes dédains, tes refus ;
 Bien que tu ne m'aimasses plus,
 Au cœur, je gardais l'espérance
 Qu'un beau jour tu reconnaîtrais, (Bis)
 L'amour que je te prodiguais.

Hélas ! mon rêve de poète
 Eut un réveil bien douloureux ;
 J'appris qu'un autre plus heureux,
 Possédait ton âme Ninette,
 Et depuis lors, j'ai bien pleuré, (Bis)
 L'écho pourrait le raconter.



VEINE

L'hôtelier.—C'est peut-être un riche voyageur. S'il a la chance de descendre ici, il est sûr de tomber sur un bon hôtel.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

M. JEAN-EUGÈNE MARSOUIN

Le peuple voulait un homme qui lui parla le langage qu'il entend et qu'il aime ; j'ai été cet homme.

BÉRANGER.

C'est avec la même devise que marche dans la carrière littéraire, M. J.-E. Marsouin ; Voilà, un noble but que de se prêter à chanter ce que le peuple entend et aime et, quoique l'on dise que la chanson est modeste, elle a aussi sa grandeur ; elle sait mieux que tout, parler sans emphase, ce langage familier avec lequel l'immortel Béranger savait faire vibrer le cœur de son peuple.

Je n'entends pas vouloir dire que je hais ou sois indifférent à l'égard des romanciers, poètes, et autres, mais j'ai mes goûts comme tout mortel et qu'on me pardonne mon enthousiasme pour la chanson, car, voyez-vous, j'aime tant sa simplicité que je ne puis m'empêcher de féliciter mon bon ami Marsouin de suivre cette carrière qui d'un pas plus sûr et plus rapide, mène à la postérité.

M. J.-E. Marsouin, qui a été mon élève et ami pendant bon nombre d'années et que j'ai connu aux premiers jours de mon arrivée à Montréal m'a toujours porté intérêt. Son enthousiasme pour la littérature et son admiration pour la musique m'avaient fait découvrir en lui des aptitudes pour cet art que je développai sans misère et maintenant, je regarde mon ouvrage... je suis fier d'avoir créé un artiste de plus, un homme capable de pouvoir servir son pays.

Pour terminer laissez-moi vous parler de lui particulièrement.

M. J.-E. Marsouin n'en est pas à ses débuts, il a déjà donné plus d'une fois des

preuves de son talent littéraire et musical, entr'autres, *Quand on fait pleurer, La belle Canadienne* et une vingtaine de chansons et chansonnettes comiques et patriotiques actuellement en préparation et qui paraîtront prochainement sous le titre de "Refrains Montréalais."

Il faut pardonner à ce jeune poète s'il lui manque la fermeté d'un maître, c'est un ouvrier, il travaille dix longues heures par jour, c'est le soir et même la nuit qu'il se livre à son travail artistique.

Mais laissons faire "petit poisson deviendra grand" il est jeune, enflammé et a heureusement conservé toutes ses illusions de 20 ans qui, malheureusement pour d'autres s'envolent si vite. Comme Crémazie, Mercier, Cartier il est patriote. Son pays !... rien ne lui fait plus plaisir que de dire : c'est un coin de la France.

"Mon pays ! me disait-il, c'est ma vie entière que je lui donnerais."

Comme Simonet, Privas, Delormel, il est chansonnier mais je laisse au lecteur de juger ses talents par la série des chansons intitulées *Chansons Sérieuses*, que le MONDE ILLUSTRÉ offre à ses lecteurs.

A. DE K...

VOYAGES RIVET

... DEPART LE 28 JUI N 1901 ...

ITINÉRAIRE.

Montréal,	Paris,	Venise,	Marseilles,
Liverpool,	Lucerne,	Florence,	Lourdes,
Londres,	Milan,	Rome,	Bordeaux,
Rouen,	Lugano,	Gênes,	Paris,
L'Angleterre,	La France,	La Suisse,	L'Italie.

\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 418 RUE RACHE, Montréal.



MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront le Magnifique Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.



IL FORTIFIE LES FAIBLES

Je soussignée, certifie avoir fait usage du VIN DES CARMES avec un grand succès. Une grande faiblesse, due au manque d'appétit, allait s'emparer de moi, quand on m'enseigna un précieux tonique. Dès la première bouteille, je sentis du soulagement, et il a suffi de 3 bouteilles pour me conduire à un prompt rétablissement. Aujourd'hui, si ma santé est bonne, je le dois au VIN DES CARMES.

Afin d'encourager les personnes souffrant de faiblesse à en faire usage, veuillez publier ce certificat.

Dame **JOHNNY LAVALLÉE**
Montmagny.

—La flotte de pêche des phoques à fourrure, sur la côte du Pacifique, compte pour le Canada 37 navires, soit onze de plus que l'année précédente. Le tonnage total est 2,641 tonnes. Les pêcheurs canadiens ont capturé pendant la saison 1900, 35,523 phoques.

SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent l'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

—Il est assez difficile d'engraisser les poulets, les cultivateurs le savent par expérience. La raison de cela provient de ce que les poulets profitent, grossissent au lieu d'engraisser. Une excellente nourriture cependant pour les engraisser est la suivante : Mélangez de la farine de blé-dinde avec du lait et ajoutez pour chaque pinte de ce mélange quatre onces de suif fondu. On dit des merveilles de cette nourriture.

SPECIFIQUE INCOMPARABLE

Le *Baume Rhumal* est le vraie spécifique contre les fluxions de poitrine.

—Le roi Edouard a décidé de donner une audience spéciale aux catholiques de son royaume, pour recevoir d'eux une adresse de félicitations. Les catholiques auront à leur tête le cardinal Vaughan et le duc de Norfolk.

SANS RETARD

Les pertes de sang par hémorragie ou autrement demandent sans retard un régime aux *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* qui fera du sang nouveau et pur.

—Le conseil d'hygiène de New-York applique, comme il l'avait promis, le règlement en vertu duquel il est défendu de cracher dans les tramways, dans les trains et dans les lieux publics. Dès lundi matin, 1er avril, 180 agents sont entrés en fonction et on surveillé les voitures publiques dans New-York, dans le Bronx, à Brooklin et à Staten Island. En 24 heures, ils ont opéré 25 arrestations.

POUR LA VOIX

Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le *Baume Rhumal* n'a pas son pareil.

—La grande pyramide de Cheops en Egypte contient 4,000 tonnes de pierre. Aujourd'hui la construction d'une pyramide semblable coûterait \$20,000,000

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

—On vient de faire avec succès en Colombie Anglaise, des expériences sur la fabrication du blanc de plomb avec le minéral que l'on trouve dans cette province.

BONNE PRECAUTION

Si vous êtes sujet à la toux, prenez un peu de *Baume Rhumal* avant de vous exposer à l'air vif.

CE SONT ENCORE LES
Pilules de Longue Vie
(BONARD)
Qui ont guéri
Delle BLANCHE LAPERLE

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.

La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continuels, des douleurs dans le dos, les côtés et les reins; mes époques étaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.

BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébeuf.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

riche et abondant, renforçissent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boites .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des <i>Pilules de Longue Vie (Bonard)</i> à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;"> No. 20 </p>
---	--

LE JUBILE Son histoire, ses est pèces, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande. 52 pages 3me édition. Franco : 12, 2 fr.—50, 6 fr.—100, 9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay Vendée, (France.)

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

SANS RÉPLIQUE



-Vous devez vous rappeler Lachar, encore un vieux copain de collège. Eh bien ! celui-là vient de se suicider pour une femme.
-Lachar ? ce pauvre ami, qu'est-ce qui lui a passé par la tête ?
-La balle de son revolver.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le programme du Théâtre National Français, pour la semaine du 22 avril, sera des plus intéressants. Seront à l'affiche, une pièce en un acte de François Coppée, Le Pater, épisode infiniment touchant de la Commune, et l'Ami Fritz, le chef-d'œuvre d'Erkman-Chatrian, dont il serait superflu de faire l'éloge.

Les trois principaux personnages de la pièce de Coppée, sont un curé de campagne, sa sœur (Mlle Rose), et un communalard (Jacques Leroux). Ces rôles ont été confiés à M. Julien Daoust, à Mme Bouzelli et à M. E. Hamel, et les autres à Mlle Rhéa (Zélie, amie de Rose), à Mme Nozière (une voisine) et à M. Leurs (un officier). Tous les scènes, simples, mais fort émouvantes, se passent dans un presbytère.

L'Ami Fritz, n'est pas un gros drame à sensation, à coups de théâtre ; mais il n'en est pas moins du plus vif intérêt. Quel en est le sujet ?—Les petites intrigues d'un bon et brave rabbin qui a entrepris de faire marier un vieux célibataire de ses amis, Fritz Cobus, l'Ami Fritz, et qui y réussit. L'action se déroule en Alsace, au milieu de décors très pittoresques tels que la salle à manger et la ferme de Clairefontaine.

A citer parmi les principales scènes celles du cerisier, entre Fritz et Suzelle ; celui du puit—répétition de l'histoire de Rebecca—entre Suzelle et le rabbin, et le dîner des vieux garçons.

La mise en scène, sous la direction de M. Paul Cazeneuve, a été particulièrement soignée. L'Ami Fritz a été traduit en anglais, pour Salvini, par M. Cazeneuve, qui en a fait la mise en scène pour les premières représentations qui ont lieu en Amérique.

Les principaux rôles seront remplis par MM. Filion, Palmieri, Bouzelli, Petitjean, Labelle, Leurs, Gravel, Mlle Berangère et Mme Nozière.



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès de stimulation, abus du tabac, de l'opium, de la cocaïne, etc. Erroyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous en voudrez. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Mlle LAURA LABONTE

Malade au lit depuis un an et demi, radicalement guérie par les Pilules Rouges

Les Pilules Rouges ont maintes fois redonné la santé aux Personnes Faibles, Malades et Abandonnées comme incurables.

Elles vous guériront également



Mlle LAURA LABONTE

Lorsqu'on cherche à triompher d'un mal aussi opiniâtre que l'anémie, cela demande un peu de temps, un peu de patience dans le traitement, mais ce qu'il faut par dessus tout, c'est un médicament de premier choix. Inutile donc d'essayer mille remèdes, comme le font tant de femmes atteintes d'anémie ou autres maladies particulières à leur sexe. Pendant qu'elles se droguent ainsi, inutilement, l'anémie, la terrible maladie suit sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait enfin vaincu, terrassé les pauvres malades. Arrêtez-la, pendant qu'il est encore temps, ou vous vous exposez à la plus redoutable des maladies, la phtisie, et par suite la mort.

Le seul moyen de vaincre l'anémie, moyen préconisé d'ailleurs par les sommités médicales, vous est clairement révélé dans la lettre suivante :

Chers docteurs,—Puisque vous publiez des lettres qui viennent vous remercier et vous féliciter sur les résultats obtenus par les PILULES ROUGES je tiens à mon tour à venir vous affirmer que, souffrant depuis un an et demi d'anémie au dernier point, j'ai été guérie. Mes souffrances étaient aussi nombreuses qu'intolérables et mon organisme était malade. J'avais de si fortes douleurs dans la tête, je venais prête à perdre connaissance, et mal dans le dos et tous les membres. J'étais réduite à garder le lit et le médecin qui me soignait ne me donnait aucun espoir, je me considérais moi-même comme perdue.

Une annonce sur les journaux me donna l'heureuse inspiration d'écrire

aux Médecins Spécialistes et aussi d'essayer les PILULES ROUGES. Aujourd'hui, je suis en parfaite santé, ma résurrection est complète ; et pleine de reconnaissance, je vous autorise de tout mon cœur à publier ma guérison.

Mlle LAURA LABONTE, 25 rue Shirley, Worchester, Mass.

Les femmes qui feront usage des PILULES ROUGES, en obtiendront les meilleurs résultats. Elles sont efficaces pour l'anémie, faiblesse générale, scrofule, teint pâle ou blême, chlorose ou maladies de croissance, vertige, palpitations du cœur, migraine, perte d'appétit, dyspepsie, abattement, perte de sommeil, retardement, irrégularités, périodes douloureuses, perte de vitalité, perte de mémoire, bourdonnement d'oreilles, hystérie, elles sont un régénérateur du sang et un tonique des nerfs. Elles redonnent de belles couleurs aux teints pâles, agissent dans toutes les phases d'affaiblissement chez les femmes et produisent une action efficace contre toutes les maladies auxquelles tant de mères sont sujettes.

Les Pilules Rouges ne contiennent rien qui puisse nuire à la constitution même la plus délicate. Elles peuvent être prise en toute sécurité depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse extrême. Les remèdes ordinaires n'agissent que sur les symptômes—les PILULES ROUGES vont à la racine du mal. C'est là le secret de leur immense succès—elles guérissent pour tenir guéri.

Les dames et les jeunes filles sont invitées à consulter nos Médecins spécialistes, soit par lettres ou à leurs salons de consultations, No 274, rue St-Denis, Montréal. Ces consultations par lettres ou personnelles sont absolument gratuites—pas un sou à payer.

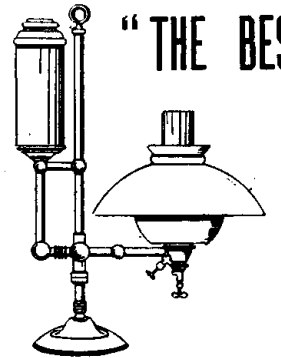
Nous attirons l'attention des Dames sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Coderre de tous nos remèdes. Elles devront donc exiger comme par le passé et plus que jamais, que le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE soit sur chaque boîte.

En garde aussi contre les pilules que l'on vous offre à la douzaine, au 100 ou à 25c la boîte—les véritables PILULES ROUGES se vendent toujours en boîte, contenant 50 pilules chacune—jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez 50 cts pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, vous les recevrez par le retour de la malle, pas de douane à payer. Toutes commandes ou consultations devront être adressées :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

LAMPES à GAZOLINE



La lumière la plus économique et la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Pas de fumée, pas d'odeur. Nous expédions sur réception d'estampilles, les man teaux et les globes mica à 20c chacun.

TH MODERN LIGHT, 1588 Ste-Catherine (En face de Dupuis Frères).

GRATIS.



\$10,000 de Valeurs données Gratuitement. Dames et Fillettes demandées pour introduire notre plus nouveau fascicule des Portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes, dont quelques-unes sont représentées et d'autres 36 Primes Précieuses, au choix. Ne tardez pas à nous envoyer votre nom et adresse, et nous vous enverrons un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, illustré, de primes. Venez les portraits, renvoyez l'argent et votre prime vous sera envoyée. ABSOLUMENT GRATUIT. Nous retournerons tous les portraits non vendus. L'offre est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court. ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. Dept. 8 Toronto.

DR. A. BRAULT Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN 268 rue St-Lauren Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendide ment décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot absolu de notre liste des 35 primes de valeur. Venez les cadres, renvoyez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco. Colonial Art Co., 8 Confederation Bldg., Toronto.

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MAIGREUR - PEIT FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les PILULES AN-ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 217, rue MALAYANT, 19, r. des Deux-Portes, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

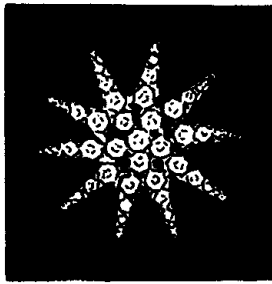
GAGNEZ CETTE MONTRE. En vendant seulement que 2 douzaines de magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimait à avoir une bonne photographie de sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Écrivez-nous et nous vous en enverrons par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritable mouvement à cylindres américains. C'est une montre recommandable qui tient parfaitement le temps et avec du soin elle durera dix ans. Écrivez nous tout THE PHOTO ART CO., BOITE 1920 TORONTO, ONT.

CANADA ET ÉTRANGER... OWN... MONTREAL

ABONNEZ-VOUS !

ABONNEZ-VOUS !

ABONNEZ-VOUS !



Epinglé en brillants

UN KLONDIKE POUR NOS LECTEURS

Les plus Belles Primes encore offertes



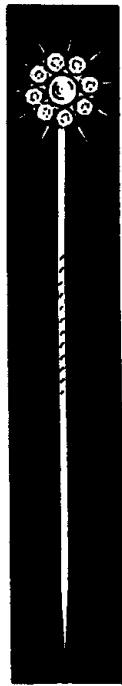
Epinglé à cornée

LE "MONDE ILLUSTRÉ"
PRESQUE POUR RIEN

L'administration du "Monde Illustré" a décidé d'augmenter le nombre de ses abonnés, pour cela elle ne recule devant aucun sacrifice. Des arrangements conclus avec des maisons européennes et canadiennes de premier ordre, lui permettent d'offrir des primes de **Grand Luxe** sans élever le prix de l'abonnement. Le superbe et incomparable feuilleton "LA FEMME DÉTECTIVE" ne faisant que commencer dans ce journal, c'est le temps de s'abonner et de s'assurer la série complète des numéros. Ne manquez pas cette occasion vous le regretteriez tout le temps de votre vie.

PRIMES POUR LES ABONNÉS D'UN AN

Toute personne qui nous enverra \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'avril (1er no du feuilleton) aura droit de choisir une des primes suivantes (a) un tour de cou en perles, 4 rangs; (b) un tour de cou, perles, 2 rangs; (c) un harmonica; (d) une épingle à chapeau similis-opales et diamants; (e) une épingle à cravate, similis-perles et diamants ou similis-émeraude et liamants; (f) L'Épreuve magnifique roman canadien de M. Paul Emile Prévost; (g) un paroissien romain contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, en latin et en français de 790 pages, format de poche, reliure noire avec relief, tranche rouge; (h) épinglettes à camées.



Epinglé, perle et diamant



Poupée



Epinglé, émeraude et diamant

PRIMES POUR DEUX ABONNEMENTS

Toute personne qui nous enverra la somme de \$6.00 pour deux abonnements commençant dans le mois d'avril (1er No du feuilleton) aura droit à une des primes suivantes, port en sus: (a) une superbe poupée, cheveux naturels, yeux de verre, habillée, hauteur: 4 pouces; (b) un excellent rasoir; (c) une épinglette en étoile, avec brillants; (d) un accordéon de choix.

Nos lecteurs peuvent juger par les gravures ci-contre de la beauté des articles que nous offrons. En magasin, ces articles valent une bonne partie ou autant que le prix de l'abonnement.

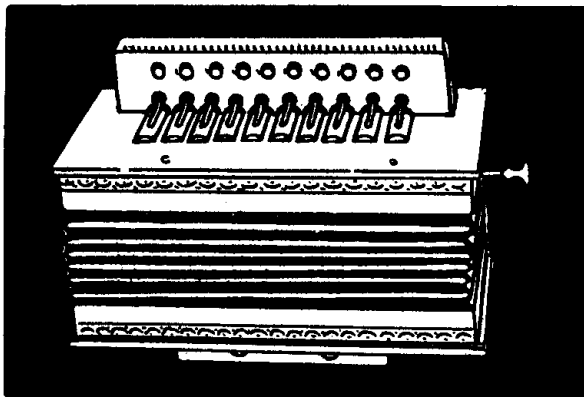
NOTRE BEAU JOURNAL NE VOUS COUTERA RIEN

Les personnes qui sont déjà abonnées et qui voudraient gagner ces primes en nous trouvant de nouveaux abonnés peuvent nous écrire pour avoir nos conditions spéciales.

Encore une fois profitez de cette occasion unique. La chance s'offre à vous, ne la rebutez pas.

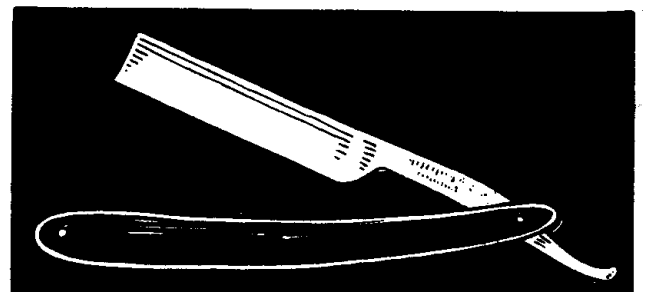
Ecrivez sans retard au "MONDE ILLUSTRÉ"

42 PLACE JACQUES-CARTIER.



Accordéon

Hâtez-vous de faire votre choix, car les Primes épuisées ne seront pas remplacées



Rasoir

SOIREEES DE FAMILLE

La direction a mis à l'affiche pour jeudi, 25 avril, *Les Boulinard* de Maurice Ordonneau, Albin Valabregue et Henri Kéroul. Cette comédie qui comprend trois actes, est un feu roulant de mots d'esprit, d'allusions fines, de réparties piquantes; les situations sont renversantes et les caractères d'un comique achevé. Aussi depuis le lever du rideau jusqu'à la fin, c'est une hilarité irrésistible, continue.

On se rappelle que la pièce *Les Boulinard* a déjà été jouée les saisons précédentes. Son succès a été assez marquant pour qu'il ne nous soit pas nécessaire de le rappeler. C'est surtout dans cette pièce que M. Duhamel a révélé son jeu inimitable dans l'interprétation des bourgeois parvenus. La pièce s'y prêtait à merveille, car c'est une de celles qui fait mieux ressortir le bourgeois en question.

La distribution est des mieux choisies. Nous verrons MM. Roy, Duhamel, Bédard, Tremblay, Nault, Delagny, Denis, Morin, Lacasse, Marion, etc., etc. Cette fameuse comédie sera précédée d'un brillant lever de rideau intitulé *Les Jurons de Cadillac*. Les prix sont toujours de 15c, 25c et 35c, pour cette saison supplémentaire.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 3,000 mariages par jour sur la terre.

—On parle, au Mexique, 12 langues différentes.

—Il y a au Japon du thé qui vaut 10 piastres la livre.

—L'armée allemande possède 8,000 pigeons voyageurs.

—48,000 Turcs ont été exilés de leur pays dans le cours de ces onze dernières années.

—Le Manitoba, qui est presque aussi vaste que la France, n'a que 210,000 habitants.

—Un parisien mange en moyenne 40 livres de pommes de terre par an, un Londonien, 170.

CONTRE LA MIGRAINE

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M. Et par correspondance

\$5.00 à \$10.00

PAR SEMAINE. GRATIS



On demande des Garçons, des Filles, des Hommes et des Femmes qui désirent gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine. Pouvez-vous arranger les neuf lettres mélangées dans cette annonce, pour former un des mots de l'année?

SPBETEEMR

Si vous le pouvez, envoyez nous la réponse de suite, avec l'adresse pour frais, et nous vous enverrons une boîte contenant une magnifique Épingle à Cravate pour Dames ou Messieurs, ainsi que comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience requise.

LA CIE. RED CROSS REMEDY. 206 Confederation Building, Toronto.

La Pharmacie C. Beaupré

Coin N. O. RACHEL et SAINT-HUBERT.

La Pharmacie C. Beaupré, qui compte un grand nombre de clients dans toutes les parties de la ville, va se rapprocher d'eux au mois de mai. Elle s'établira au coin N. O. des rues Rachel et St-Hubert, dans la bâtisse Landes, Quartier St-Jean-Baptiste, qui est en voie de devenir le centre de tout Montréal.

Je profite de cette occasion pour remercier mes clients de l'encouragement qu'ils m'ont donné, et leur demande la continuation de leur patronage. Je sollicite aussi le patronage de tous ceux qui ont la bonne habitude de faire leurs achats argent comptant, paiement sur livraison, et qui encouragent ce système, le seul pratique, le seul qui assure la prospérité des familles comme celle des commerçants.

La Pharmacie C. Beaupré ne tient aucun livre, et ne livre absolument aucun article sans qu'il soit payé sur livraison, invariablement.

Prescriptions et ordonnances de médecins, assortiment complet de pharmacie. Prix raisonnables, et conformes à la qualité requise.

C. BEAUPRÉ,

Pharmacien licencié de l'Association Pharmaceutique P. Q. en 1874.

Avez-vous Besoin d'un Tonique du printemps Essayez-le

VIN MARIANI

LE TONIQUE FRANCAIS IDEAL

Pour le Corps, les Nerfs et le Cerveau

Certificats écrits de 8,000 Médecins Canadiens et Américains. Renforceit, Vivifie, Rapide, Agréable.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 22 AVRIL

L'AMI FRITZ

Comédie en trois actes

ET

LE PATER

Drame en 1 acte en vers

Nouveaux décors! Musique de Mascagni!

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES: Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi à 2.15 heures. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736 Tél Marchands 520

Entrée principale: 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine PAUL CAZENEUVE dans "MONTE CRISTO"

Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le *Cock's Cotton Root Compound*. N'acceptez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. Nos 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

la gomme du docteur

Adam guérit

instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 10,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-ci demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ker., greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement et je me sens mieux suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS, 122, MacDonnell Ave., TORONTO.

GRATIS BAGUE OPALE

Faite d'al. 11.16 g or solide ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel donnée pour la vente de seulement 10 photographes cabinet très belles finies de la Reine Victoria à 10c. chacune. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour les photographes. Venez les acheter, renvoyez-les, et nous enverrons cette superbe bague opale à dans un beau étui doublé en peluche tous frais payés. THE PHOTO CO., Boite 339, TORONTO.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT

et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORE. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEZ EN UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à

Dr R. H. KLINE, Ld.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

GRATIS

Graphophone offert gratuitement aux personnes qui voudront seulement que 3 douzaines de photographes de Sa Sainteté Léon XIII. magnifiquement finies, grandeur Cabinet, 5x7 pouces à 10c. chacune. Tout le monde veut en avoir. Elles se vendent à première vue. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Phonograph Co., de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants: Un discours, "Bong of Silence"; Solo de Piccolo, "Mocking Bird"; imitation du chant du rouge gorge, cris du corneille, des dinde, poulets, antruches, etc.; et un Solo de Cornet, "Dixie Land". Ecrivez pour avoir les photographes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone avec instructions complètes, tous frais payés. THE PHOTO ART CO., Boite 921, TORONTO, ONT.

GUERI EN
TRES PEU
DE TEMPS

Etes-vous
Grevé ?

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin,
qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie
simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre com-
plète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas
venir à Montréal peuvent suivre le
traitement à domicile avec le même
résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon
de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Ca-
mille Pert, 90c. Premier voyage, premier
mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach
Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 23.
Les Femmes Galantes, No 14 à 20 cents. Le
Théâtre du 1er mars, 50c. Un grand choix
de modes françaises avec patron grandeur
naturelle, 50 chaque. Parmi les journaux co-
miques on y trouve : La Risette, le Polichin-
nelle, le Sourire, le Pèle-Mêle, 5c. Toujours en
maître, La Clé des Songes, le Guide des
Amants, Physique Amusante, Livres de Cui-
sine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure,
la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à
louer. M. Bergeret à Paris, par A. France.
Au coin d'une dot, par L. de Tinseau. Le fan-
tôme, par P. Bourget.

Les commandes sont remplies par retour du
courrier

Heures de bureau Tel. Bell
h. a. m. à 6 h. : p. m. Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le
regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille
ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La den-
tition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus
le goût de boire ou de manger, d'où les désordres
de l'estomac, dérangement et inflammation des
intestins, les convulsions et, malheureusement
trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Elec-
trique qu'Dr Pouget est le grand préservateur
de toutes ces maladies. Son électricité agit sur
les nerfs, les active et a en même temps un
effet analgésique. C'est le sauveur des enfants.
Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est
mieux. Envoyez franco par la malle sur réception
du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE
FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

ON DEMANDE DES DAMES
pour créer un de nos chapeaux
pavés, model Français.

Ils sont garnis avec Feuillage, Fleurs
et Crepe de Sole. Ils sont à la mode
portés ce Printemps. Nous en don-
nons un nombre limité pour annoncer
notre nouvelle ligne d'opéras
Romaine à cravet, fins en or, montés
avec pierres. Envoyez nous simple-
ment votre nom et adresse et nous
vous enverrons deux douzaines
d'épaves qui se vendent à 10c.
chaque, retournes nous l'argent et
nous vous donnerons un de ces jolis
chapeaux très bien paquet en une boîte
pour la vente de deux douzaines d'é-
pingles seulement. Toute que nous vous
demandons est que vous le montriez
à vos amis. Ecrivez de suite et soyez
la première dans votre localité.



Gratis

THE MAXWELL CO., DEPARTMENT 48 TORONTO

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil
mensuel illustré pour les enfants de 10 à 15 ans.
Le numéro : quarante centimes. Abonnements :
Union postale un an 22 fr., six mois
11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à
toute personne qui le demandera par lettre
affranchie. Les abonnements partent du 1er
décembre et du 1er juin. Librairie Hachette &
Cie, 78 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite
par les Poudres
Orientales, les
seules qui assurent
en 3 mois le déve-
loppement des formes
et guérissent la
dyspepsie et la ma-
ladie du foie.

Prix : Une boîte
avec notice, \$1.00 ;
Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco
par la malle sur ré-
ception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE

1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

PRIX, \$1 25 LA BOITE

(Expédié franco par la malle sur réception
du montant.)

33546



PRÉCAUTION

Mme Boulotte.— Vous devriez rester pour le souper, cher ami, je vous
assure qu'il sera superbe.

M. Caffin.— Ah ! on vous l'a dit ?

Mme Boulotte.— Non, mais je me suis trompée de porte et suis entrée
par mégarde dans la cuisine, où j'ai vu les préparatifs.

M. Caffin.— Heureux hasard qui me décide à rester.

Mme Boulotte.— Oui... c'est une petite habitude que j'ai prise quand je
vais au bal, je commence toujours par me tromper de porte du côté de la
cuisine.

Le Tome Ame
vient de paraître.

LE NOUVEAU
L'AROUSSE
ILLUSTRÉ.

EN SEPT VOLUMES
100,000 SOUSCRIPTEURS

Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos
conditions de souscription.

G. O. BEAUCHEMIN & FILS
256, rue St-Paul,
MONTREAL

RIPANS

"Gardez-vous bien"
non pas
"Devenez bien"
C'est un bon
Mot de passe.

Lorsqu'une personne est en santé, il est
beaucoup plus aisé de se conserver dans
cette condition que d'échapper à la ma-
ladie après qu'elle s'est emparé de notre
système. Une Ripans tabule prise occa-
sionnellement nettoiera votre corps à
l'intérieur et vous donnera une appa-
rence de santé et de vigueur à l'extérieur.
Il est aisé de rester en harmonie avec la
nature quand on suit cette règle. Quel-
ques personnes refusent de prendre des
médicines, même quand elles souffrent
de maux de tête, de vapeurs, des atta-
ques de bile, de troubles d'estomac tout
comme les autres personnes. Ces gens
doivent se rappeler que la "goutte d'eau"
qui tombe finit par percer la pierre, et
que la plus forte constitution deviendra
minée avec le temps et succombera.
"Une once de prévoyance vaut mieux
qu'une livre de remède."
Les Ripans Tabules sont préparées de
telle façon qu'on ne dirait pas qu'on
prend une médecine. La taxe sur la
bourse est minime, 10 Tabules pour cinq
centins, dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE.— Un cas de mauvaise santé
auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de
bien. Elles bannissent la douleur et prolongent
la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot
R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun
équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents
sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix
échantillons et mille certificats seront envoyés
à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à
Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New
York.

GRATIS

Nous avons récemment introduit
jolis cadres à Photographes
ment artistiques. Spécimen
ment décorés de marbre
et fleurs diverses, en
couleurs. Ils sont
ment ravissants. Ils
au bas prix 25c., mais
nous en avons 100,000 à
ler nous les vendons à
chaque. Pour les faire
n'importe où, nous
neurons une liste
d'une valeur
ceptionner
tous ceux qui
dront six ou
— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous
pédierons un petit lot ainsi que notre liste de 35
de valeur. Venez les cadres, retournez nous
et la prime que vous aurez gagnée, vous sera
franco. THE COLONIAL ART CO.
20 Confederation Bldg., Toronto

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

MEDAILLE D'OR EXPOSITION
L'APRÈS & L'AVENIR
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL
TEL. DES MARCHANDS

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

—Ce que je dis est bien simple, répliqua l'agent, et monsieur le juge d'instruction peut s'en assurer par ses propres yeux... On jurerait que la même main, armée du même couteau, a frappé cette malheureuse et l'homme au cache-nez blanc assassiné dans une voiture de remise.

Le chef de la sûreté se baissa, prit son binocle et examina les plaies béantes par où l'âme s'était échappée.

—C'est ma foi vrai !... fit-il ensuite, l'identité me paraît complète... Voyez, messieurs...

M. de Gibray et le commissaire aux délégations procédèrent à un examen non moins attentif que ne l'avait été celui du chef de la sûreté.

—La ressemblance existe en effet, dit le juge, et même elle est frappante, mais comment admettre une si étrange connexité entre deux crimes commis en des lieux différents ?... C'est invraisemblable au point d'en paraître inadmissible... La lumière se fera...

—Parbleu ! la lumière se fait toujours, ou du moins presque toujours, mais quelquefois ce n'est pas sans peine... murmura le chef de la sûreté.

—Voyez l'expression du visage, poursuivit M. de Gibray, regardez ces mains crispées... Cette femme a lutté contre la mort...

—Ou contre le meurtrier, s'écria Jodelet en saisissant une des mains du cadavre, et il ajouta presque aussitôt : Ah ! voici donc enfin quelque chose d'utile !... un indice !...

—Un indice ! répéta le juge d'instruction. Quel est cet indice ?

—Une mèche des cheveux de l'assassin, arraché pendant la lutte suprême et restée dans la main de la victime... Ce sont des cheveux blonds... Or, l'inconnu que le cocher Cadet a pris à Saint-Mandé pour le conduire à la gare du Nord, et de la rue Montorgueil, cet inconnu, l'assassin de l'homme au cache-nez blanc, avait des cheveux blonds !...

—J'avoue que la coïncidence est singulière, fit M. de Gibray. Ne touchez pas à ces cheveux, Jodelet, à moins qu'ils ne puissent tomber et se perdre...

—Oh ! quant à ça, point de danger, répondit l'agent de police, les doigts raidis les serrent et ne les lâcheront pas...

—C'est bien... Le linge est-il marqué ?

—Je ne trouve aucune marque, monsieur...

—N'ai je pas vu un brancard au dehors ?

—C'est moi qui l'ai fait préparer... dit le conservateur.

—Faut-il porter le corps à la Morgue ? demanda le brigadier Lannoy.

—Oui, et le plus tôt possible...

Deux hommes soulevèrent le cadavre, l'étendirent sur la civière placée dans l'allée, près de la porte du tombeau, et d'épaisses couvertures le déroberent aux regards indiscrets des curieux.

—Messieurs, fit le juge d'instruction, nous sommes en présence d'un second crime, non moins étrange, non moins mystérieux que le premier... Cette femme était venue certainement prier ici... Elle pleurait sans doute, agenouillée devant cette autel, quand on l'a frappé lâchement... La lutte a été terrible, ces chaises renversées, les cheveux du meurtrier restés aux mains de la victime, le démontrent jusqu'à l'évi-

dence... Quel a été le mobile de l'assassinat ? Nous le saurons, mais dès à présent je crois plutôt à une vengeance qu'à une pensée cupide... Le meurtrier selon moi, ne tuait point pour voler.

—Monsieur le juge d'instruction, dit l'agent Martel, voyez donc !

—Quoi ?

—L'espèce de petit temple à colonnettes et à coupole est ouvert... La clef se trouve à la serrure...

L'agent désignait la porte du tabernacle placé sur l'autel, réduction de ceux qui dans les églises renferment le saint-sacrement.

M. de Gibray s'approcha, ouvrit complètement la porte en miniature et regarda dans le tabernacle.

—Il n'y a rien, dit-il, mais on a dû certainement y prendre quelque chose, car voici des traces de doigts très distinctes sur la poussière. Tout cela doit être consigné au procès-verbal.

Jodelet souleva les flambeaux l'un après l'autre, afin de s'assurer que leurs socles ne cachaient rien.

Ces investigations n'amènèrent aucun résultat.

Le juge d'instruction se tourna vers le commissaire de police du quartier du Père-Lachaise.

—Ne m'avez vous pas dit, lui demanda-t-il, que le serrurier appelé par vos ordres n'avait pu ouvrir la porte du tombeau ?

Le serrurier était là.

Ce fut lui-même qui répondit :

—J'y ai faussé trois clefs, M. le juge... Impossible de faire jouer le pêne...

—A quoi attribuez-vous cela ?

—Je mettrais ma main au feu qu'on a introduit de force quelque objet qui m'a empêché de réussir, car ces grosses serrures peu compliquées n'opposent pas habituellement une forte résistance.

—Avez-vous examiné celle-ci ?

—Non, monsieur, nous l'avons laissée telle qu'elle se trouve en ce moment.

—Eh bien ! démontez-la et assurez vous si vos suppositions sont fondées, et s'il y trouve quelque chose d'anormal...

Le serrurier avait ses outils.

Il ne s'agissait que d'enlever une demi-douzaine de vis.

Ce fut fait en un instant, et l'homme du métier put examiner l'intérieur de la serrure.

—Ah ! s'écria-t-il, je savais bien que je me trompais pas.

—Qu'y a-t-il ?

—Voyez, monsieur... On a glissé de petits cailloux qui ont faussé mes instruments et paralysé mes tentatives.

—Cela s'explique à merveille... dit le juge d'instruction. L'assassin, une fois le crime commis, s'est emparé de la clef et a pris ses précautions pour qu'il fut impossible d'ouvrir tout de suite si la victime, un moment ranimée, appelait à l'aide, et si ses cris étaient entendus...

—Peut-être... murmura Jodelet rêveur.

—Ah ça ! mais, s'écria le chef de la sûreté, il existe un moyen, sinon de nous éclairer complètement, du moins de trouver une piste.

—Et ce moyen ? demanda M. de Gibray.

—La personne assassinée doit être connue de la fa-

mille à laquelle appartient ce tombeau... Cette famille nous donnera de précieux renseignements.

Le commissaire de police du quartier secoua la tête.

—Je l'ai cru comme vous, fit-il, mais, après informations prises, j'ai été désabusé.

—Ce monument n'a-t-il donc point de maître ? Serait-ce un caveau provisoire ?

—Non, monsieur, ce n'est pas cela... Cette tombe appartient à une famille russe, celle des comtes Kourawieff, ayant habité longtemps Paris mais fixée maintenant à Saint-Pétersbourg... Ce monument est vide... Aucun corps, à cette heure, n'y repose... Personne au monde ne peut donc avoir de motif pour venir prier ici.

—Vous êtes certain de ce que vous dites ? demanda M. de Gibray très surpris.

—Absolument certain, monsieur.

—C'est incompréhensible.

—Moins que vous ne le pensez ; et je vais vous donner l'explication du fait qui vous étonne...

XII

Le commissaire de police poursuivit :

—Ce tombeau est construit depuis vingt-quatre ans... Nous sommes en présence d'une concession à perpétuité... Le terrain fut acheté par le comte Kourawieff, qui perdit sa femme presque à la même époque. La mort de la comtesse fit beaucoup de bruit... Vous ne pouvez avoir oublié cela complètement...

—Je crois, en effet, me souvenir... dit le chef de la sûreté, après avoir interrogé sa mémoire... Ne s'agit-il pas d'un assassinat très étrange ?

—Précisément...

Le conservateur prit la parole.

—La comtesse Kourawieff fut enterrée ici, fit-il. Mais, un an après, le comte obtint l'autorisation de transporter le corps de sa femme en Russie et l'inhumation eut lieu... Depuis lors la famille n'habite plus Paris et le tombeau est resté vide...

—L'affaire devient en ce cas de plus en plus obscure !... s'écria M. de Gibray. Quel motif amenait dans le tombeau vide cette malheureuse femme qui devait y trouver la mort ?... Pour y pénétrer, il fallait qu'elle eût une clef... En avez-vous une, vous, M. le conservateur ?...

—Non, monsieur... Nous n'acceptons pas la garde des clefs des caveaux ; cela pourrait nous causer des ennuis. Généralement les familles confient ces clefs aux marbriers qu'elles chargent d'entretenir les tombes et de veiller au remplacement des fleurs et des couronnes...

—Le comte Kourawieff ne peut-il avoir confié sa clef à un marbrier ? demanda le juge d'instruction.

—Dans quel but l'aurait-il fait ? On n'a jamais vu cette porte ouverte... Regardez, d'ailleurs... La couche de poussière qui couvre l'autel et les dalles, l'état de moisissure du tapis et de l'étoffe des chaises, prouvent que ce tombeau se trouve dans un état de complet abandon.

—Avez-vous questionné vos gardiens pour vous as-

sur que personne, ces jours derniers, n'était entré ici ?...

—Non, je l'avoue.

Un des gardiens s'avança.

—Monsieur le juge d'instruction, dit-il, j'ai vu venir une femme il y a deux jours, et cette femme doit être celle dont on a trouvé le cadavre ce matin...

—Qui vous fait supposer cela ?

—Elle était de la même taille que la personne assassinée, et comme elle vêtue de deuil... Un long voile couvrait son visage... Elle ouvrait la porte du tombeau au moment où je passais en faisant ma ronde...

—Portait-elle une couronne d'immortelles ? demanda vivement Jodelet.

—Aucune... répliqua le gardien ; j'en ai fait la remarque, en me disant qu'elle ne se ruinerait pas si elle n'apportait que ses prières...

—Voici cependant une couronne toute fraîche parmi celles qui sont fanées et menacent de tomber en poussière, fit l'agent de la sûreté en présentant au juge d'instruction la couronne dont nous avons constaté la présence.

—C'est juste... dit M. de Gibray. De cela il faut conclure ou que le gardien s'est trompé, ou que quelque autre personne est venue, ou que cette couronne a été apportée, lors de sa dernière visite, par la femme assassinée. Ceci, d'ailleurs, est de minime importance et ne peut rien éclaircir. Ce qui me préoccupe bien autrement, c'est l'affirmation qu'aucun corps ne repose dans le tombeau. Cela est-il certain ? Cela est-il prouvé ?

—Certain et prouvé, messieurs... répondit le conservateur. J'ai montré ce matin à M. le commissaire de police le procès-verbal d'exhumation de la comtesse de Kourawieff, et je puis le mettre immédiatement sous vos yeux si vous le désirez...

—C'est inutile, je m'en apporte à vous... Depuis cette exhumation quelqu'un s'est-il présenté dans vos bureaux au nom de la famille ?

—Jamais... Ma mémoire est excellente et j'affirme n'avoir vu aucun parent, aucun ami...

Le juge d'instruction était devenu singulièrement pensif.

—Cette femme avait une clef... murmura-t-il. Elle a ouvert, elle est entrée, elle a été frappée à l'intérieur du tombeau par un assassin qui la guettait et qui n'a pu mettre son hideux projet à exécution sans une lutte acharnée avec la victime... Une fois le crime commis, le misérable a pris la fuite en emportant la clef et en prenant ses précautions pour qu'on ne pût forcer la serrure... Les choses se sont passées ainsi, cela me paraît certain... Rien de plus facile que de reconstituer la scène du meurtre ; mais quel était le mobile de ce meurtre, voilà ce que je ne puis que conjecturer...

Après un instant de réflexion, M. de Gibray reprit :

—Ce tabernacle ouvert devait renfermer quelque chose... quelque chose que l'assassin voulait s'emparer et que la victime avait intérêt à défendre... Quoi ? Chercher seulement à le deviner serait folie... Il faut poursuivre l'enquête et trouver un indice qui nous montre la piste à suivre, car en ce moment tout est obscur et nous sommes en pleines ténèbres.

—Ne pourrait-on tâcher de savoir où cette couronne a été achetée ? demanda le commissaire de police.

—On pourrait le tenter, mais ce serait certainement sans résultat... répliqua le chef de la sûreté.

—Pourquoi cela ?

—Pour la meilleure de toutes les raisons... Cinquante ou soixante marchands, et plus encore peut-être, sont établis rue de la Roquette et dans les alentours du cimetière, et vendent ces couronnes qui se fabriquent à la grosse et se ressemblent toutes... Deux ou trois cents clients entrent par jour chez ces marchands... Comment diable voulez-vous que le vendeur puisse désigner l'acheteur d'un objet pareil à mille autres ? Y compter serait insensé !...

Tandis que le chef de la sûreté disait ces derniers mots, un gardien du Père-Lachaise accompagné d'un homme de cinquante ans environ, vêtu proprement d'un paletot grisâtre et d'un chapeau rond, perçait le

cercle des curieux qui s'était formé à trente ou quarante pas du tombeau et s'avançait vers le groupe des gens de justice.

—M. le conservateur, dit le gardien après avoir salué respectueusement, voici M. Letellier, à qui je racontais tout à l'heure le crime commis dans le tombeau Kourawieff, et qui croit avoir des renseignements utiles à donner à la justice.

—Approchez, approchez, monsieur... fit vivement le juge d'instruction, et, si vous avez quelque chose à nous apprendre, soyez le bienvenu...

Le personnage désigné sous le nom de Letellier ôta son chapeau et répliqua :

—Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple... Le gardien Hilaire me racontait, ainsi qu'il vient de vous le dire, le crime commis, dont tout le monde s'occupe au Père-Lachaise... Alors je me suis souvenu d'une chose qui peut vous intéresser...

—Quelle est cette chose ?... Parlez vite !...

—Hier, sur les 3 heures, j'ai vu, comme je vous vois, un jeune homme entrer dans le tombeau Kourawieff...

Il nous paraît superflu d'affirmer que cette déposition inattendue produisit une impression profonde sur tous ses auditeurs.

Les magistrats échangèrent un regard par lequel ils se communiquaient leurs espérances.

Sans doute le mystère, insondable en apparence jusqu'à ce moment, allait se dissiper.

—Comment savez-vous que ce tombeau est celui de la famille Kourawieff ? demanda M. de Gibray.

—Je sais cela de longue date, monsieur, répondit Letellier, ou plutôt je l'ai toujours su, ayant travaillé à sa construction en qualité de marbrier il y a vingt-quatre ans... On a raconté depuis que la comtesse Kourawieff avait été assassinée ; c'est ce qui fait, que quand M. Hilaire a parlé du tombeau, je me suis souvenu tout de suite...

—Cela, je le comprends à merveille, a dû guider vos souvenirs... Et vous êtes sûr d'avoir vu un jeune homme entrer hier dans ce tombeau ?

—Oui, monsieur...

—Précisez les faits...

—Ayant gagné quelque argent dans la marbrerie, je me suis établi, rue de la Roquette, marchand d'emblèmes funéraires et de couronnes... Hier je revenais de courses, lorsqu'en rentrant chez moi je vis dans le magasin un monsieur qui achetait à ma femme une couronne d'immortelles.

—Celle-ci, peut-être ?... fit M. de Gibray en prenant des mains de Jodelet la couronne au sujet de laquelle une discussion s'était élevée, quelques minutes auparavant, et en la présentant à Letellier.

—Je pourrai vous fixer à cet égard, monsieur... répondit ce dernier. Au lieu d'acheter ces couronnes toutes confectionnées, je trouve avantageux de les faire fabriquer à la maison où nous employons un certain fil très solide que je reconnaitrai du premier coup d'œil... Donc, si c'est celle-ci vous le saurez...

L'ex-marbrier avait pris la couronne des mains du juge d'instruction.

Il écarta, jusqu'à la carcasse de paille, les fleurs qui s'égrenaient entre ses doigts.

—Oui, monsieur, c'est parfaitement celle-ci, continua-t-il après un court examen. Voyez, c'est un fil écu, poissé... J'ai la certitude d'être seul à l'employer...

—Alors, fit M. de Gibray de plus en plus joyeux, le jeune homme acheta cette couronne ?

—Oui, monsieur, et, après l'avoir payée, il sortit.

—Et vous l'avez suivi ?

—Oh ! bien par hasard, car rien, ni dans sa personne, ni dans ses allures, ne me fournissait la moindre raison de soupçonner qu'il pouvait être un assassin...

—Un assassin ! répéta le juge d'instruction. Croyez-vous donc que le crime ait été commis par lui ?

—Dame ! monsieur, ça m'en a tout l'air...

—Expliquez-vous.

—J'avais été en courses, comme je vous l'ai dit...

Je venais de me faire solder une petite note d'entretien chez un client qui a un tombeau au Père-Lachaise... Ce client m'avait prié d'aller placer dans le tombeau deux couronnes fraîches... Ici, tout à côté,

ajouta Letellier, ce joli monument que vous voyez à vingt-cinq pas dans la même allée, avec une urne au fronton...

Et il désignait le tombeau en étendant la main. Je comprends à merveille, dit M. de Gibray, vous êtes sorti de chez vous pour venir placer des couronnes à un endroit désigné, conformément au vœu exprimé par votre client et, comme le jeune homme dont nous parlons marchait dans la même direction que vous, vous l'avez suivi sans le vouloir... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Oui, parfaitement, monsieur, c'est bien cela.

XIII

—Continuez... fit le juge d'instruction.

Letellier reprit :

—Tout à coup le jeune homme ralentit le pas en tirant une clef de sa poche... J'arrivai à côté de lui au moment où il introduisait cette clef dans la serrure du tombeau Kourawieff. Je le saluai même en passant... Quand je revins, je vis la porte refermée, mais la clef était toujours à la serrure...

—Quelle heure pouvait-il être ?

—Trois heures et quelques minutes... j'avais regardé l'heure en entrant chez moi.

—Vous rappelez-vous les traits et l'ensemble du jeune homme ?

—Ah ! monsieur, il me semble le voir encore...

—Décrivez-le...

—Joli garçon, de taille moyenne mais bien prise ; figure régulière et plutôt pâle que colorée ; des yeux noirs très vifs, des cheveux blonds, assez longs, des favoris blonds, une petite moustache blonde ; il était habillé d'une façon très élégante et portait un pince-nez... Il m'a payé avec une pièce d'or...

En écoutant cette description, M. de Gibray, le chef de la sûreté, le commissaire aux délégations judiciaires et les deux agents, ne purent réprimer un mouvement de surprise.

—Mais, s'écria le juge d'instruction, ce signalement, et celui donné par le cocher de la rue Ernestine, sont identiques !

—Parbleu ! fit Jodelet à demi-voix, mais assez haut pour être entendu. Je disais bien que l'homme et la femme avaient été frappés par la même main... C'est ce joli blond qui est l'assassin...

—Vous avez entendu parler le jeune homme ? demanda le juge d'instruction au marchand d'emblèmes funéraires.

—Certainement, monsieur, dans ma boutique, lorsqu'il tira de sa bourse, pour payer son emplette, une pièce de quarante francs dont ma femme lui rendit la monnaie...

—Ah ! il a payé avec une pièce de quarante francs ?...

—Oui, monsieur, et même il m'a semblé qu'il en avait beaucoup dans sa bourse...

—L'une d'elles a servi pour éloigner le coche, rue Montorgueil... murmura Jodelet.

—Parlait-il bien français ? poursuivit le juge d'instruction.

—Très bien, monsieur, mais avec un accent étranger qui m'a paru l'accent des pays du Nord... cependant je n'affirmerais pas.

—C'est notre homme... dit le chef de la sûreté. L'affaire se simplifie puisque nous n'avons à chercher qu'un individu...

—Oui, répliqua M. de Gibray, seulement cet individu s'est entouré de tant de mystère, qu'il sera difficile de le découvrir...

—Nous verrons cela... Le jeune homme blond est un malin, ça ne me semble pas douteux, mais nous le serons autant que lui...

—Avez-vous encore besoin de moi, monsieur ?... demanda Letellier.

—Oui, pour une minute... Je vous prierai de vouloir bien nous accompagner au bureau de monsieur le conservateur afin d'y signer le procès-verbal d'enquête, et je vous remercie, monsieur de nous avoir apporté spontanément votre témoignage qui nous a fait faire un pas énorme dans nos recherches.

—Enchanté d'avoir pu vous être utile, et tout à vos ordres... répondit l'ex-marbrier. Si jamais je revois le scélérat, je vous garantis que je ne le perdrai pas de vue et que je le ferai lestement arrêter.

Il faudrait refermer cette porte d'une façon solide... dit le juge d'instruction au serrurier qui demanda :

—Faut-il aussi replacer la serrure ?

—Non, nous la gardons comme pièce à conviction... Assujettissez seulement la porte de manière à ce que nous puissions poser les scellés...

—Ce sera facile...

—Faites donc vite...

Le serrurier fouilla dans son sac à outils.

Il y prit une sorte de boulon à tête percée, l'introduisit dans le trou de la serrure et le boulonna par derrière.

Ceci fait, il referma la porte et, passant un long clou dans la tête du boulon, il enfonça ce clou entre deux assises de granit.

—Ce n'est que provisoire... dit-il en terminant. Si vous le désirez je pourrai préparer des crampons chez moi et opérer une fermeture bien autrement solide.

—Celle-ci sera suffisante... Monsieur le commissaire de police, procédez, je vous prie, à l'apposition des scellés...

Le commissaire se mit immédiatement à l'œuvre et, quand il eut achevé, il donna l'ordre de laisser à demeure deux des gardiens du cimetière en faction près du tombeau.

—Il s'agit maintenant de porter le corps à la Morgue... fit le chef de la sûreté. Monsieur le conservateur voudra bien mettre à notre disposition des employés.

—Ils sont prêts... Ils attendent vos ordres... répondit le conservateur en montrant quatre hommes debout et immobiles auprès de la civière.

—C'est bien... le brigadier Lannoy escortera le corps de deux de ses hommes... Partez, messieurs...

Les employés passèrent des bricoles de porteurs sur leurs épaules, soulevèrent la civière et descendirent lentement des hauteurs du Père-Lachaise.

Les gens de justice et les témoins se rendirent aux bureaux du conservateur où le procès-verbal d'enquête fut relu, collationné et signé.

Nous laisserons les magistrats s'occuper de ces détails et nous prions nos lecteurs de nous accompagner au deuxième étage d'une maison de la rue de Navarin dans un appartement meublé avec goût.

nous pourrions même dire avec coquetterie.

Il était cinq heures du matin, et c'est seulement trois heures plus tard que les marbriers du Père-Lachaise devaient constater l'assassinat commis dans le tombeau de Kourawieff.

Franchissons le seuil d'un cabinet de travail éclairé par une lampe carcel placée sur un bureau.

Un grand feu de bois très sec brûlait dans une cheminée de marbre noir que surmontait un miroir de Venise encadré d'ébène et incliné.

Devant ce feu un jeune homme, vêtu d'un complet de flanelle bleue à lisérés rouges, était assis dans un large fauteuil.

A sa droite, sur le tapis, se voyaient pêle-mêle différents effets d'habillement qui consistaient en un pantalon de drap noir à carreaux écossais, en un gilet noir, un veston, un pardessus, une chemise, un cache-nez, une cravate, une écharpe de laine blanche et un foulard rouge.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-trois ans. Des cheveux bruns épais, naturellement ondes mais coupés très courts, encadraient son front un peu bas.

Une moustache, si légère qu'elle ressemblait à une fumée, ombrageait les lèvres d'un dessin très pur, retroussées souvent par une sorte de rictus dédaigneux, quoique l'expression habituelle du visage fût mélancolique.

Le teint était d'une pâleur mate. Les yeux noirs, grands et brillants, offraient une mobilité régulière.

Tantôt les regards étaient doux et presque tendres, tantôt ils devenaient durs, pour ne pas dire cruels.

De la main droite le jeune homme tenait une pince, et de la gauche un *regalia de la reina*, qu'il por-

taut à ses lèvres de seconde en seconde et dont il savourait avec une volupté manifeste la fumée blanche et odorante.

Il leva les yeux tout à coup afin de consulter la pendule placée sur la cheminée.

—Cinq heures... dit-il, déjà cinq heures ! Comme le temps passe ! Dépêchons-nous d'accomplir l'autodafé.

Prenant alors du bout de ses pincettes un des objets de toilette placés en désordre près de lui, il le présenta à la flamme du foyer.

Cet objet était le foulard.

En moins de deux secondes, le feu l'eut dévoré.

Ce fut ensuite au tour de la chemise dont le plastron et les poignets offraient des taches rouges qui devaient être des taches de sang.

Trois minutes suffirent pour la réduire en cendres, quoique le jeune homme l'eût préalablement roulée entre ses mains afin qu'elle ne mit pas le feu à la cheminée.

Tandis que la flamme vive jetait des lueurs d'incendie sur le visage pâle du maître du logis, les yeux de celui-ci offraient cette expression cruelle dont nous parlions plus haut.

Sur le marbre qui formait le devant de la cheminée se trouvaient une large pelle à main et un seau de zinc à moitié plein d'eau.

Le jeune homme prit la pelle, débarrassa le foyer de ses cendres et les jeta dans le seau où elles frissonnèrent d'une façon lugubre.

Ainsi dégagé, le feu se raviva aussitôt et le pantalon préalablement coupé en deux, puis l'écharpe, disparurent dans la fournaise, remplissant le cabinet d'une effroyable odeur de drap brûlé.

A plusieurs reprises le personnage qui nous occupe retira des cendres et remit du bois dans le foyer.

—Le pardessus ne pourra jamais se consumer s'il n'est littéralement mis en pièces... se dit-il.

Prenant alors sur son bureau de grands ciseaux de tailleur, il se mit à diviser en vingt parties le vêtement taché d'éclaboussures sanglantes.

Chacune de ces parties fut successivement jetée au feu, mais l'épaisseur de l'étoffe rendait la combustion difficile, et il se passa plus d'une heure avant l'incinération complète du dernier morceau.

Enfin ce fut fini.

Il ne restait rien à brûler.

Le jeune homme retira du foyer les cendres de nature suspecte, les réunit à celles qui se trouvaient déjà dans le seau de zinc, nettoya la cheminée, plaça des bûches sur le foyer puis, satisfait de la manière dont il avait mené à bien son opération, se leva en disant :

—Il ne s'agit plus que de faire disparaître tout cela... Ce sera facile...

XIV

S'éclairant alors avec sa lampe en guise de flambeau, le jeune homme porta le seau de zinc dans la cuisine faisant partie de son appartement, le remplit d'eau jusqu'aux bords, se servit d'une paire de pincettes pour remuer la boue épaisse qu'il contenait, versa cette boue liquéfiée dans le plomb destiné à l'écoulement des eaux ménagères, lava soigneusement le seau, remit tout en ordre et regagna son cabinet.

—Oh ! oh ! murmura-t-il en franchissant le seuil, il y a céans une odeur de laine brûlée effroyablement compromettante... Je vais y mettre ordre.

Replaçant alors sa lampe sur le bureau, il se dirigea vers la fenêtre dont il tira les rideaux et qu'il ouvrit au grand large, puis il se pencha au dehors et regarda la rue.

Tout était silencieux et calme.

Le froid devenait de plus en plus vif, ainsi qu'il arrive en hiver quand le jour va bientôt paraître, mais il ne neigeait plus.

Le jeune homme revint auprès de la cheminée.

—Diable ! se dit-il à lui-même en prenant sur le marbre, à côté de la pendule, une paire de longs favoris blonds postiches, des moustaches et une perruque de la même nuance... il ne faut pas oublier cela ! !

Il jeta sur le brasier perruque, moustaches et favoris, les vit flamber en crépitant, prit la pelle à feu, l'introduisit au milieu des charbons ardents et attendit.

Au bout de trois minutes, la pelle était d'un beau rouge cerise.

Le singulier personnage que nous voyons agir la retira du foyer et la saupoudra de petits morceaux de sucre qui brûlèrent et répandirent dans le cabinet une âcre odeur de caramel.

lorsque cette vapeur eut complètement saturé l'atmosphère, le jeune homme referma les fenêtres, fit retomber les rideaux, prit dans l'un des tiroirs de son bureau un portefeuille, et revint s'asseoir sous les rayons de la lampe.

Là, il ouvrit le portefeuille, en tira divers papiers qu'il classa et plaça les uns sur les autres à côté de lui.

Ceci fait, il alluma un nouveau cigare, disposa un cahier de grand papier à lettre, trempa une plume dans l'encre et se mit en devoir de copier textuellement le contenu des papiers classés.

Huit heures sonnaient lorsqu'il termina ce travail qu'il n'avait pas interrompu un seul instant.

—J'ai bien copié tout... murmura-t-il en examinant les feuilles entassées... Tout, excepté le passeport dont je n'ai que faire, et que néanmoins je garderai à tout hasard...

Tandis qu'il disait, ou plutôt tandis qu'il pensait ce qui précède, il parcourait du regard un passeport d'origine anglaise portant ces indications : *Jonathan Wild, âgé de quarante-neuf ans, né à Londres...*

Il s'interrompit.

—Je parierais vingt-cinq louis contre cent sous pour un faux nom et une fausse nationalité... fit-il avec un sourire.

Repliant alors le passeport anglais, il le replaça dans le portefeuille et continua :

—Maintenant, mettons tout en ordre... Voici les copies des notes du Père-Lachaise, et de celles de l'homme de la gare du Nord... Quant aux originaux qui font ma force, ils dormiront en paix près du passeport du voyageur au bras en écharpe, dont j'ai soigneusement brûlé l'écharpe...

Les originaux qu'il venait de copier rentrèrent successivement dans le portefeuille et ce portefeuille fut refermé.

Prenant alors les copies l'une après l'autre, il relut d'abord cette courte note rédigée en style nègre ou télégraphique :

—No 1 :

« Demeure toujours rue de Grammont, hôtel des Pays-Bas, appartement No 17.—Attends depuis 12 jours les ordres de V. »

Le lecteur s'interrompit.

—Que signifie cette lettre majuscule romain suivi de cinq étoiles ? se demanda-t-il. Est-ce un V ? Est-ce un Cinq ? Est-ce la désignation d'une ville, d'une personne ou d'un nombre ?... Suis-je en présence d'une association mystérieuse comme celle des treize de Balzac ? Cette dernière proposition me paraît la plus vraisemblable...

Il poursuivit :

« —Papiers en règle visités à la légation sous le nom de Jules Therminis, sujet belge, de Bruxelles.—Besoin d'argent, ainsi que je l'ai dit il y a deux jours.—Hâte connaître motif de présence à Paris. »

—Et, comme signature, ajouta le lecteur, la lettre majuscule ou le chiffre romain V**, suivi de 2 étoiles seulement...

« Cette note est celle qui se trouvait encore dans le tabernacle du tombeau, et l'on avait dû l'y placer la veille ou le matin de ma dernière visite... »

Il prit une autre feuille et continua :

—Voici maintenant ce que la femme en noir, la messagère inconnue, apportait en réponse à la note d'avant-hier :

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

XVII

UNE FORTUNE A LA MER

Pendant quelques instants, il garda l'immobilité la plus complète. Mais sa résignation n'était qu'apparente. Profitant du moment où James Well le quittait du regard pour s'assurer de la distance à laquelle le ballon se trouvait de terre, il se précipita sur lui à l'improviste et, lui saisissant le poignet, il le serra avec une telle force que l'aéronaute laissa échapper son arme.

Enlevant alors son adversaire dans ses bras robustes, Reynard le poussa sur le rebord de la nacelle et le précipita dans le vide, tandis que le ballon, subitement allégé, faisait un bond de cinq cents pieds dans les airs, tout en continuant sa marche dans la même direction.

XVI

CHATIMENT

Le lendemain matin, dès que les premiers rayons du soleil vinrent dissiper les ténèbres, Reynard jeta un regard anxieux sur le pays qui s'étendait à ses pieds.

Il se trouvait au-dessus d'une vallée, au milieu de laquelle serpentait un cours d'eau assez large, et que limitaient de chaque côté—à l'est et à l'ouest—des montagnes ou plutôt des collines de médiocre élévation. Toute cette vallée était couverte de bois touffus et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait aucune habitation humaine.

Reynard, en faisant cette constatation, se sentit rassuré, son plan fut aussitôt formé.

Le ballon, en suivant la direction du nord-ouest, le conduisait vers la côte occidentale de la péninsule d'York, celle qui est baignée par les eaux du golfe de Carpentaria. Cette côte, il le savait, est à peu près déserte. Il s'y trouverait donc, du moins pour un temps, à l'abri des recherches de la justice, tandis que s'il gagnait la côte orientale où son signalement avait sans doute été transmis dans tous les ports, il risquait fort d'être arrêté avant d'avoir pu gagner le large.

Cette considération primait, pour lui, toutes les autres.

Certainement il n'ignorait pas que, sur les rivages inhospitaliers du golfe de Carpentaria, il lui faudrait, pendant quelques jours, mener une existence misérable peut-être même souffrir les tourments de la faim, avant de rencontrer un bâtiment qui lui permit de quitter l'Australie. Mais cette perspective ne l'effrayait pas. Le principal pour lui était de se dérober aux recherches dont il se savait l'objet.

Il laissa donc le ballon poursuivre sa route à travers les airs dans la direction du nord-ouest.

Le pays continuait à paraître inhabité. Cependant, vers les dix heures du matin, Reynard aperçut au loin devant lui un groupe d'individus qui se tenaient au bord d'une petite rivière coulant à cet endroit dans une gorge assez profonde.

Lorsqu'il se fut rapproché, il vit que ces individus travaillaient à établir un pont sur la rivière : il reconnut aussitôt que ce pont était destiné à relier les deux tronçons d'une voie ferrée, le long de laquelle étaient déjà placés des poteaux télégraphiques.

Cette circonstance lui causa quelque ennui.

—Il y a donc maintenant des lignes télégraphiques partout en Australie ? murmura-t-il. Où va celle-ci ?... Probablement à la côte méridionale du golfe de Carpentaria, près de laquelle on a récemment découvert

des gisements aurifères. Une fois à terre, j'aurai soin de ne pas me diriger de ce côté.

Le ballon franchit bientôt la voie ferrée, et Reynard constata avec satisfaction qu'au delà la contrée reprenait son aspect primitif : il n'apercevait devant lui à perte de vue qu'une nappe de verdure dont rien ne venait interrompre l'uniformité.

Toute la journée se passa ainsi.

Vers six heures du soir, cependant, Reynard remarqua que l'aspect du pays se modifiait sensiblement : les arbres se faisaient plus clairsemés et plus étiés ; en même temps, le terrain prenait une teinte jaunâtre, indiquant que le sable dominait dans sa composition.

Un cordon de dunes basses se dessina bientôt à l'horizon ; puis, au delà, Reynard aperçut comme un immense miroir réfléchissant les rayons du soleil.

—La mer ! s'écria-t-il. Voici le moment d'atterrir. Enfin !

Se rappelant ce qu'il avait vu faire au malheureux James Well, il tira la corde fixée à la soupape du ballon, qui aussitôt se mit à descendre, tout en continuant, sous la poussée du vent, à se rapprocher du rivage.

Malheureusement pour lui, Reynard ignorait la manœuvre des ancres et du guide-rope. Il n'avait, d'ailleurs, aucune idée des difficultés, voire des dangers, que présente l'atterrissage d'un aérostat. Il se figurait que le ballon viendrait tranquillement se poser sur le sol et qu'il lui suffirait ensuite de quelques précautions pour sauter à terre sans encombre.

Cette confiance devait causer sa perte.

Le ballon, à demi dégonflé, n'était plus qu'à quelques mètres de terre, lorsqu'une forte secousse ébranla la nacelle et la fit brusquement osciller : elle venait de heurter la cime d'un arbre.

Reynard, qui ne s'attendait nullement à ce choc, perdit l'équilibre. Avant d'avoir eu le temps de se retenir à quelque cordage, il était violemment projeté hors de la nacelle. Il tomba d'abord sur une des branches supérieures de l'arbre, puis sur une branche plus basse, et enfin sur le sol sablonneux.

Sa chute fut ainsi très sensiblement amortie. Après un simple étourdissement de quelques secondes, il put se remettre sur ses pieds sain et sauf, n'ayant que quelques contusions sans gravité.

Mais, pendant ce temps, la nacelle s'était dégagée du milieu des branches, et le ballon, qui contenait encore une certaine quantité d'hydrogène et se trouvait déchargé du poids de Reynard, était remonté à une certaine hauteur. Lorsque le misérable se releva, il l'aperçut qui reprenait sa route vers la mer, en emportant la valise et le trésor qu'elle contenait.

Il resta un instant comme frappé de stupeur ; puis rassemblant ses esprits, il se lança, aussi vite que ses jambes le lui permettaient, à la poursuite du ballon. Il espérait que celui-ci ne se maintiendrait pas longtemps dans les airs et ne tarderait pas à tomber. Il était évident, en effet, que l'aérostat, dans son état actuel, ne pouvait fournir une longue course.

Mais, deux kilomètres à peine le séparaient du bord de la mer. En quelques minutes, le ballon eut franchi cette distance, et lorsque Reynard, à bout de souffle, arriva sur la plage, ce fut pour le voir continuer inexorablement sa route vers le large, en rasant la surface des flots.

Pendant longtemps, stupide, immobile, il le suivit du regard.

Le ballon s'éloignait toujours.

Enfin, ce ne fut plus qu'un point à peine perceptible sur l'immensité de l'Océan, puis il disparut complètement dans les brumes de l'horizon.

Alors, un cri rauque, sauvage, n'ayant plus rien d'humain, s'échappa de la gorge du misérable ; un rictus effrayant fit grimacer son visage. Il tendit les bras en avant et s'abattit de toute sa hauteur sur le sable humide.

Après cinq nouvelles journées d'une marche toujours pénible, les voyageurs n'avaient pu recueillir aucun renseignement nouveau concernant *Le Syrius*. D'autre part, malgré tout le soin avec lequel les recherches avaient été conduites, ils n'avaient découvert aucun indice pouvant leur laisser supposer qu'ils avaient dépassé l'endroit où le ballon avait atterri.

Ils commençaient à s'étonner grandement que Reynard n'eût pas interrompu plus tôt son voyage aérien ; et cet étonnement devint de l'inquiétude quand ils eurent accompli une journée de marche au delà du Steaten sans avoir rien trouvé.

Assis devant les tentes, après le repas du soir, M. Dalmon, Julien, le docteur et Flinders s'entretenaient du sujet qui les intéressait si vivement, tandis que Jeanne et Geneviève, s'étaient déjà retirées dans leur tente. Les quatre hommes formaient les conjectures les plus diverses sur le sort qu'avait pu subir Reynard et le ballon.

—Enfin, déclara l'enseigne au bout de quelques instants, demain nous serons fixés au moins en ce qui concerne le résultat de notre expédition, car nous ne sommes plus qu'à quatre lieues à peine de la mer. Si, dans ce trajet, nous ne rencontrons rien, c'est que, selon toute probabilité, *Le Syrius* aura continué sa route au-dessus des flots, et, dans ce cas, nous n'aurons plus qu'à prendre le chemin du retour. Tout espoir sera certainement perdu.

—Ce sera évidemment le seul parti à suivre, fit M. Dalmon, dont la voix saccadée trahissait l'agitation... Mais je ne puis croire que Reynard ait osé se hasarder au-dessus de l'Océan. C'eût été la mort presque certaine pour lui.

—Assurément, reprit Julien, s'il a voulu tenter l'aventure, il y a mille chances contre une pour qu'il ait péri, victime de sa témérité ; car le ballon n'a pu se maintenir assez longtemps dans les airs pour le conduire jusqu'à la terre la plus proche.

—Quelle serait cette terre ? demanda M. Dalmon.

—La Nouvelle Guinée, qui, dans cette direction, est éloignée de l'Australie d'environ huit cents milles ; cette distance, ajoutée à celle déjà parcourue par le ballon, ferait un total de près de huit cents lieues. Aucun aérostat, si bien construit qu'on le suppose, ne pourrait effectuer un semblable trajet sans renouveler sa provision d'hydrogène.

—Reynard, avança à son tour Flinders, n'ignorait certainement pas cette particularité ; du reste, le ballon devait déjà commencer à se dégonfler, et notre homme n'a pas été sans s'en apercevoir.

—Aussi, je crois qu'il n'a jamais songé à gagner la Nouvelle-Guinée. Mais il se peut que, connaissant mal la manœuvre d'un aérostat, il ait été entraîné, malgré lui, loin de la côte australienne.

—Cette hypothèse est, en effet, parfaitement admissible, approuva le Dr Doinet.

—Un peu de patience encore, conclut Julien ; dans quelques heures, nous saurons à quoi nous en tenir.

On devine sans peine avec quelle hâte les voyageurs se remirent en marche le lendemain, dès les premiers rayons du soleil. Le sort de la partie qu'ils avaient engagée allait enfin se décider.

Les recommandations les plus pressantes avaient été faites aux hommes, d'avoir à redoubler d'attention dans leurs recherches.

(A suivre)